

PREMIERE PARTIE - SECTION 1 - Chapitre 2

Les fondements mercantilistes du libéralisme économique

« La nature et l'art sont trop grands pour s'astreindre à poursuivre des objectifs, ils n'en ont pas besoin » (Johann Wolfgang von Goethe)

INTRODUCTION GENERALE : Le « *mystère Smith* » selon Viner-Schumpeter

I) LE MERCANTILISME : Le minimum

- La définition

- D'où vient alors le terme générique ?

1- Les pratiques et les thèses dites mercantilistes

a. Anciennes (Moyen âge)

b. Modernes (XVIIe) : la recherche d'un solde positif de la balance du commerce, ou conception de l'échange international à travers la « balance commerciale » (« *balance of trade* »), et son solde (déficit ou excédent).

II) LE MERCANTILISME AU XVIe siècle : en France : Jean BODIN - en Espagne : L'ECOLE DE SALAMANQUE

a) Le débat BODIN-MALESTROIT

b) SALAMANQUE

III) LA QUESTION DE LA PERIODISATION

Les deux lignes de partage de Jacob Viner : 1560 ou 1620 ?

De l'ancienne à la nouvelle signification de la balance ou *comment la doctrine de la balance a t'elle évolué du XVIe au milieu du XVIIIe ?*

IV) BALANCE COMMERCIALE ET BALANCE DES PAIEMENTS : du XVIIe au XVIIIe

1- La balance des paiements : définition

1) *C'est le compte qui retrace les entrées et sorties de devises.*

2) *C'est aussi le compte qui mesure la variation de l'endettement sur une période.*

2- Balance commerciale et balance des paiements dans les controverses mercantilistes

V) POURQUOI DESIRER TANT D'OR ? L'or est partie intégrante de la « *richesse* » et non désiré pour lui-même : les idées justes des mercantilistes

1- Couvrir les dépenses publiques (« *state treasure only to urge the need* »)

2- Epargner et non consommer la richesse (« *saving –ou- piling up* (mot à mot : amoncellement, entassement- *of valuable goods*)

3- Investir en « capital » en dépensant la monnaie

4- Assimiler le budget du Royaume au budget privé, pour le distinguer

5- Considérer que la quantité de monnaie a une incidence sur le niveau des prix

6- Le développement du commerce (trade) ne peut être réalisé sans la croissance de la quantité de monnaie (« *a force acting through its circulation from hand to hand as an active stimulus to trade* » - Viner-P 36).

7- C'est l'abondance ou la rareté de la monnaie qui détermine sa valeur : le quantitativisme monétaire.

8- L'appréciation du rôle de la monnaie sur le trade n'est pas indépendante de celle que l'on porte sur les autres usages.

VI) L'ARGUMENT DE L'EMPLOI en relation avec LA BALANCE

VII) LA LEGISLATION MERCANTILISTE

- 1- La législation bullionniste
- 2- Prohibitions et taxation
- 3- Mesures discriminatoires entre les industries domestiques
- 4- Le négoce (réexportation)
- 5- Primes à l'exportation
- 6- Mercantilisme et protectionnisme

VIII) L'EFFONDREMENT DU MERCANTILISME ?

- 1- Self-regulating mechanism of specie distribution (SRMSD¹) : ou mécanisme auto régulateur de la distribution des espèces (autrement dit la TEABC²).
- 2- La proposition 3 : Variantes mercantilistes du SRMSD
 - a) Pseudo variantes, dont *la thèse de J. Locke*
 - b) Variantes et formulation explicite par I. Gervaise
 - c) La concrétisation : la théorie du commerce internationale de D. Hume
- 3- La « liberté naturelle » chez les mercantilistes ou le « laisser faire »
 - a) *Libérer le marché* : La loi de « Davenant-King » (1696)
 - b) *Libérer la monnaie et l'intérêt* : le débat monétaire : Josiah Child (1630-1699), John Locke (1632-1704), Nicolas Barbon -(1640-1698)
 - 1) Josiah Child et le taux d'intérêt minimum
 - 2) John Locke critique de Child : le point de vue métalliste et le libre échange monétaire
 - 3) Contre Locke : Nicolas Barbon ou la promotion de la Banque et de la Finance
 - 4) Le « laisser faire » des frères Dudley (1641-1691) et Roger (1653-1734) North : *le prix naturel d'équilibre de la monnaie*
 - 41) North : une praxéologie du laisser faire
 - 42) L'offre de monnaie et le prix naturel de la monnaie
 - c) *Origine et nature de la controverse monétaire libérale : la segmentation « Inflationnistes »- « métallistes », chez les mercantilistes (1650-1749)*
 - 1) Métalliste et cartalistes : la distinction schumpétérienne
 - 2) Les Métallistes aux XVIIe et XVIIIe
 - 3) Les « inflationnistes au XVIIe et XVIIIe »
 - 31) Les inflationnistes du « papier monnaie »
 - 32) Les inflationnistes métallistes (ou « *hard money response* »)
 - d) *Libérer les échanges* : Josiah Tucker – Charles Townshend

-G-

¹ Self Regulating Mechanism of Specie Distribution

² Théorie de l'Equilibre Automatique de la Balance des Comptes

Introduction générale : Le « *mystère Smith* » selon Viner-Schumpeter

On a coutume de considérer que le *mercantilisme* prend fin avec la découverte du SRMSD. Ce tournant, qui inaugurerait la *défense du libre-échange*, et le *classicisme* (la théorie classique), est le plus fréquemment situé dans l'œuvre de D. Hume (1757). La théorie dite de la *balance commerciale* est battue en brèche par une nouvelle conception des échanges internationaux basée sur le SRMSD. La recherche d'un excédent de la balance est désormais considérée, suivant le mot de Hume, comme *une chimère*. C'est A. Smith qui constitue l'apogée de cette destitution³.

Or, comme on a pu le constater dans le chapitre précédent de ce cours, A. Smith ne fait pas référence au SRMSD. Jacob Viner appelle « *one of the mysteries of the history of economic thought* »⁴ le fait que, pourtant intime de Hume, et présentateur patenté de sa conception, Smith n'ait fait aucune référence à la théorie du commerce international de Hume, se contentant de la théorie éculée qui exclut les prix relatifs. Il y aurait ainsi, un « *mystère Smith* » : l'apôtre du libéralisme ignorerait (ou pas !) le SRMSD.

On retrouve ce même étonnement chez J.A Schumpeter, de manière critique puisque selon lui : « *Adam Smith n'est pas allé au-delà de Hume et est même resté en deçà..* »⁵.

D'autres références à ce *mystère* existent dans les manuels d'histoire de la pensée économique⁶. Blaug ébauche une solution sous la forme : les classiques abandonnent les écrits mercantilistes « parce que confus et contradictoires ». Ce qui aurait été le cas du premier des Classiques, A. Smith.

Nous suggérons l'explication suivante, dont ce chapitre expose les arguments : *ce n'est pas un mystère*, pas plus que les écrits mercantilistes seraient *confus* et/ou *contradictoire*s. La question est : *pourquoi Smith ne peut pas faire référence au SRMSD, alors que de toute évidence il ne l'ignorait pas ?*

Dans le Livre IV de la RDN Smith reprend le thème humien de la *chimère de la balance*. Il l'applique même au cas exemplaire de l'Espagne et du Portugal. L'attention accordée au déséquilibre de la balance est, selon sa démonstration, une *folie*. Car, selon lui, la richesse régresse (ou croît) à cause d'un autre déséquilibre, le seul à mériter l'attention, celui de la production et de la vente du *produit marchandise*. Smith démontre que ce risque de déséquilibre est accentué par le protectionnisme mercantiliste. A contrario, il s'amenuise, voir disparaît, avec le libre-échange. A l'échelle internationale, celui-ci est en effet toujours mutuellement avantageux, car il a pour fondement les différentiels de productivité du travail entre pays échangistes. Ceci nous autorise à formuler que Smith adopte implicitement une conception des échanges internationaux alternative au SRMSD, et que nous dénommons : SRMLP, « self regulating mechanism of labor productivity distribution », mécanisme autorégulateur selon la distribution de la productivité du travail. La particularité de ce mécanisme est d'être un *mécanisme réel*, dont les flux résultant, sont mesurables en unités de salaires, ou en quantité de travail.

Or, au lieu d'une démonstration du SRMLP, l'œuvre de Smith s'en tient à la douteuse *loi des avantages absolus*, pour postuler la thèse de l'équilibre des échanges internationaux.

C'est ici que réside son problème : s'il affirme un mécanisme automatique de régulation des échanges par la productivité du travail, c'est à dire un mécanisme réel, il doit affirmer l'autre, le SRMSD, lequel est un processus, comme il dit, purement nominal. Cette

³ Voir notre chapitre consacré à l'exposé de sa critique du mercantilisme.

⁴ « *un des mystères de l'histoire de la pensée économique* ».

⁵ J.A Schumpeter : « *Histoire de l'analyse économique* » - 1954 – Ed Gallimard – Tome I, P.503.

⁶ Par exemple, Blaug : « *La pensée économique, origines et développement* ».

gênante obligation, puisqu'il existe un excédent ou **gain monétaire** de l'échange⁷, est tout simplement occultée par l'absence de référence au SRMSD. Ainsi Smith n'a pas à discuter les rôles respectifs du travail et de la monnaie, au risque de remettre en cause les **fondements réels** de la théorie classique⁸. Marx était plus catégorique en disant de Smith : « *Quant à la question de numéraire circulant, il la passe sous silence et l'écarte en traitant de la façon la plus erronée la monnaie comme une simple marchandise* ». Et « *bien que ses vues sur la monnaie de crédit* » soient « *originales et profondes* », il n'a pas su, du fait de « *l'esprit polémique qui le dressait contre les illusions du système mercantile.....concevoir objectivement les phénomènes de la circulation métallique* »⁹.

Par conséquent, en rejoignant l'opinion de Schumpeter sur Smith, on peut dire que ce dernier ne réalise pas de progrès par rapport aux mercantilistes qu'il critique. Comme eux (aux dires mêmes de Smith), il ne différencie pas *monnaie et capital*, pourtant la clef des rôles respectifs du travail et de la monnaie (ou de la différence entre SRMSD et SRMLP). L'occultation du SRMSD est donc le symptôme d'une difficulté théorique, et non pas un *mystère*.

C'est pourquoi, au long de ce chapitre, on constatera qu'il est préférable d'en finir avec la distinction *mercantilisme-libre échange*. Le SRMSD, tout autant que le SRMLP, constituent des étapes du développement historique de la pensée économique libérale. Ce sont les ressorts, et les causes des déséquilibres internationaux, propres au *libéralisme* (et au libre échange), qui ont varié dans des contextes historiques forts différents.

D'un point de vue théorique, les ainsi nommés *mercantilistes*, comme nous le constaterons, ont souvent anticipé les transformations futures. Leurs thèses sont celles du libéralisme¹⁰. Par exemple, selon R. Jones (1847) cité par J. Viner, *l'objectif « bullioniste » des mercantilistes reste le même, quelle que soit la période (avant la dépression ou après): l'entrée de métaux précieux par une balance favorable*. Les moyens par contre évolueraient. La nouvelle doctrine soutient l'objectif de manière indirecte (par la régulation des échanges des biens), et non directe (échange contractuel de monnaie contre marchandises). Il s'agit selon Jones de deux conceptions différentes de la « balance des gains » ou « des contrats » (« *balance of bargain* »). Et cet autre exemple, le constat de Marx à propos du rapport de Ricardo au Bullion Committee¹¹, en plein XIXe siècle : « *Ricardo, qui proclame le papier monnaie la forme la plus parfaite de la monnaie, est devenu le prophète des bullionnistes* ». Marx rappelle en outre dans le Livre I du Capital l'aspect rémanent (mais non permanent) du protectionnisme.

Ce qui revient à dire, comme J.A Schumpeter : « *il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu une rupture spectaculaire entre 'les mercantilistes' et les 'libéraux'* ». Pour Schumpeter, ce sont les idéaux et intérêts politiques qui ont imposé l'idée d'une 'rupture'. Pour nous, ce n'est que la manifestation des contradictions dans la pratique des échanges¹², contradictions immanentes à la constitution historique du libéralisme économique.

⁷ dont les taux de change monétaires sont la manifestation.

⁸ L'impossible unité chez Smith de sa théorie de la valeur long terme (basée sur les coûts de production) et le SRMSD (basé sur une théorie monétaire des prix, et donc une théorie de la monnaie non marchandise) a été mise en relief notamment par F. Petrella : « *Adam Smith's rejection of Hume's price specie flow mechanism* » – Southern economic journal – Vol 34 – Janv 1968 (pp.365-74). Elle a été aussi discutée par R.V Eagly : « *Adam Smith and the specie flow doctrine* » - Scottish journal of political economy – Vol 17 – (Fev 1970 pp.61-68).

⁹ K. Marx : « *Contribution à la critique de l'économie politique* ».

¹⁰ Par exemple, J. Vanderlint, que nous étudions séparément dans un chapitre, expose en 1734 la croissance anglaise à venir au cours du XVIIIe siècle.

¹¹ Le sujet et les débats du Bullion Committee sont présentés dans un autre chapitre de ce cours.

¹² Par exemple, l'idée d'un avantage mutuel est purement théorique. Les échanges supposent toujours un gain, lequel stimule la différenciation des capacités à échanger. La probabilité d'une inégalité (sinon d'une iniquité)

I) Le mercantilisme : Le minimum

La définition

- 1- Il n'existe pas d'Ecole ou courant mercantiliste, dans laquelle se seraient reconnus des auteurs. Toutefois, pour Elie Heckscher (« *Mercantilisme* »-1935), il constitue un *système* (de pensée et de pratiques) *cohérent*, dominé par le pouvoir politique et le protectionnisme commercial. D'autres (J. Viner) discutent les lignes de démarcation historiques *entre mercantilisme et « libre échange »*. D'autres encore (M. Blaug) y voient une *tendance centrale dans la pensée économique* de la fin du XVIe au milieu du XVIIIe siècle.
On connaît autant le mercantilisme par ceux qui l'ont critiqué (Les Physiocrates, A. Smith), que ceux qui l'ont réhabilité (d'abord Marx ; puis l'Ecole Historique Allemande -Roscher, Schmoller et leurs disciples anglais Cunningham et Ashley- ; et enfin Keynes).
- 2- Les écrits mercantilistes ne sont pas des Manuels d'économie. Ce sont, dans plusieurs pays d'Europe, des pamphlets, mémoires, Essais, Traités, le plus souvent rédigés par des Conseillers du Prince, des gouvernants de Grandes Compagnies de Commerce, des financiers et banquiers, des Théologiens. John Ramsey Mac Culloch (disciple de Ricardo) en a fait pour l'Angleterre, un recensement au XIXe : « *Early english tracts on commerce* » (publié en 1954).¹³
- 3- Le Mercantilisme recouvre autant des écrits que des pratiques (ou politiques). De nombreux événements historiques (guerres, conquêtes, découvertes géographique...) ont porté l'étiquette mercantiliste.

D'où vient alors le terme générique ?

On doit aux Physiocrates et aux Classiques la dénomination. La défense du *libéralisme économique* au XVIIIe a conduit ces auteurs à discréditer cette pensée ancienne, appelée :

« *système des commerçants* » (Quesnay -1750/60),

« *système mercantile* » (Mirabeau),

En anglais : « *mercantile system* » ou « *commercial système* » (A. Smith – RDN – 1776 – Livre IV-Chap I).

Le mercantilisme est alors associé au *chrysohédonisme (amour de l'or) et au bullionisme (pratiques permettant de satisfaire ce désir)*.

Mercantilisme est donc synonyme d'identification de la richesse avec les métaux précieux. Et cette richesse contribue à la puissance du Prince. Le mercantilisme est l'« économie au service du Prince » (Smith).

- 1- Les pratiques et les thèses dites mercantilistes
 - a. Anciennes (Moyen âge)
Les prohibitions des exportations de : lingots d'or et d'argent ou « bullions », de devise nationale,
L'encadrement des échanges internationaux par contractualisation. L'échange prend la forme de la balance des contrats (« *balance of bargain* »)

des échanges est tout aussi forte que celle de l'avantage mutuel. On ne comprendrait pas sinon l'existence d'un inégal développement des nations libre échangistes.

¹³ Autre collection de tracts : Lord Lauderdale : « *curious and valuable collection of rare english tracts relating to political economy* » - Somers : « *Somer's tracts* » – 1815- -

- b. Modernes (XVIIe) : la recherche d'un solde positif de la balance du commerce, ou conception de l'échange international à travers la « balance commerciale » (« *balance of trade* »), et son solde (déficit ou excédent). Cette conception moderne apparaît parallèlement aux réflexions sur la relation entre monnaie et prix, dont est issue « *la théorie quantitative de la monnaie* ». Ceci, suite à « *la révolution des prix* » en Europe, due à l'afflux d'or et d'argent du Nouveau Monde au XVIe siècle.

II) LE MERCANTILISME AU XVIe siècle : EN FRANCE : Jean BODIN EN ESPAGNE : L'ECOLE DE SALAMANQUE

Introduction

On peut considérer le mercantilisme comme affirmé au XVIIe siècle. Siècle au cours duquel s'élaborent : d'une part, la doctrine de la balance commerciale et sa révision (SRMSD) ; et d'autre part « la TQM ».

Mais il est généralement reconnu que leur élaboration fût antérieure (XVe, voire XIVe siècle). Ces travaux antérieurs sont dits avoir donné naissance à la théorie économique.

Particulièrement représentatifs sont ceux issus du contexte de la grande inflation du XVIe siècle¹⁴.

La pensée monétaire s'écarte de la doctrine officielle d'inspiration théologique (« les mutations » comme mal nécessaire), et pose les bases de la doctrine quantitativiste.

- Martin de Azpilcueta Navarro (1556) (Espagne)
- Jean Bodin (1568) (France)
- Bernardo Davanzati (1588) (Italie)

à la suite de constats antérieurs faits par : N. Oresme (fin XIVe) et au XVIe : N. Copernic, T. Gresham, et Le Sieur de Malestroit (Maître des Comptes). Tous insistent sur les mutations monétaires et la quantité de monnaie.

a) Le débat BODIN-MALESTROIT

Le quantitativisme proprement dit s'affirme chez Bodin¹⁵ : « Réponse aux paradoxes du Sieur de Malestroit » (1568). Etudiant le mouvement des espèces à l'échelle internationale dans la seconde moitié du XVIe, Bodin propose une démarche qui consiste à observer parallèlement les mouvements de prix et ceux de la circulation monétaire. Il discerne trois causes de la hausse des prix :

-cause monétaire : l'abondance d'or et d'argent dans le royaume (et non la rareté dénoncée par Malestroit). Il n'en infère pas pour autant, et à tort, qu'il existe une relation entre la valeur des métaux précieux et leur coût de production (en l'occurrence, celui, très bas, des mines du nouveau monde)¹⁶.

-cause réelle : la distribution monopoliste des biens et services, et la pénurie due aux disettes

-cause sociologique : l'ostentation des riches imités par le peuple au prix de gaspillages.

¹⁴ Pour une présentation et une analyse des flux de métaux précieux en Europe et de leurs conséquences, consulter : P. Vilar : « *Or et monnaie dans l'histoire – 1450-1920* » - Champs Flammarion – 1974. Parmi les autres sources statistiques, consulter les auteurs suivants : Morineau, Hamilton, et Elliott.

¹⁵ **Jean Bodin**, né en 1529 à Angers et mort en 1596, à Laon, est un juriconsulte, et économiste, philosophe et théoricien politique français,

¹⁶ C'est W. Petty qui proposera cette relation.

Néanmoins, Bodin reste mercantiliste : l'abondance d'or et d'argent est la richesse d'un pays ce qui selon lui « doit en excuser la cherté ». Il partage ce mercantilisme avec Antoine de Montchrestien (« *Traité d'Economie Politique* » -1616-).

Dans son œuvre de 1576 : « *La République* », il préconise une politique économique favorisant *un excédent de la balance du commerce* : interdiction d'exporter les matières premières nécessaires à l'industrie, entraves à l'importation de produits manufacturés concurrents ou non utiles à l'industrie.

Enfin, hors des préoccupations monétaires, J. Bodin est un éminent représentant du « *populationnisme* » mercantiliste. La citation célèbre, extraite de « *La République* », étant : « *Or il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de sujets, trop de citoyens : vu qu'il n'y a richesse, ni force que d'hommes (...)* ». Ce à quoi, Montchrestien ajoutera un *éloge du travail* : « *(...) le plus grand trait que l'on puisse pratiquer dans l'Etat, c'est de ne souffrir aucune partie oisive (...)* » (extrait du « *Traité* » de 1616).

b) SALAMANQUE

Bien que magistrale, la critique du mercantilisme par A. Smith occulte l'histoire des idées mercantilistes. On a montré dans le chapitre précédent que son exposé lucide du déclin espagnol et portugais, rejoint en fait les préoccupations de l'époque. C'est J. Schumpeter qui est allé le plus loin dans ce sens, dans son « *Histoire de l'analyse économique* » (Tome 1 – l'âge des fondateurs-), en faisant découvrir en 1954, l'Ecole de l'Université de Salamanque ou « *Ecole de Salamanque* »¹⁷. Il définit celle-ci comme : la dernière période de l'histoire de la « *scolastique* » : début XIVE à la première décennie du XVIIe siècle. Son éloge est significatif des apports de cette Ecole, puisque selon lui, cette période couvre « *la totalité de l'économie scolastique* ». Et, celle qu'il dénomme « *l'économie des docteurs* » embrassa l'ensemble des phénomènes du capitalisme naissant.

Au point où les libéraux modernes les considèrent comme des précurseurs de l'Ecole autrichienne. Ces auteurs sont, à la suite de Francesco de Vitoria, Domingo de Soto, Melchor Cano, Martin de Azpilcueta, Tomas de Mercado et Francesco Suarez. Ils sont théologiens, juristes (*jusnaturalistes*) et moralistes.

Pour diminuer l'opacité du texte de Smith, on se limitera aux principaux apports de F. de Vitoria, M. de Azpilcueta, et T. de Mercado.

C'est à Alcalá de Henares, que F. de Vitoria a entamé en 1517 les réflexions qui ont conduit à la réinterprétation de la pensée de Thomas d'Aquin, dans laquelle s'engageront les autres auteurs. Cette réinterprétation a consisté à défendre la *loi* (ou liberté) *naturelle* et donc *la liberté du commerce*.

Martin de Azpilcueta (1491-1586-) s'est confronté aux conséquences inflationnistes de l'afflux de métaux précieux en Europe¹⁸. Il est considéré comme le précurseur de la théorie quantitative de la monnaie. Il affirme clairement que le pouvoir d'achat de la monnaie est déterminé par sa quantité. Et contre les préceptes de l'Eglise il défend le prêt à intérêt.

¹⁷ L'origine de cette dénomination est due à Lorrez (1943) qui qualifie ainsi les dominicains enseignants à Salamanque et défenseurs du thomisme comme fondement de la théologie morale. L'expression a été élargie à l'ensemble des scolastiques espagnols des XVIe et XVIIe siècles, par Grice-Autchison (1952).

¹⁸ Cf : B et M Gazier : *Or et monnaie chez Martin de Azpilcueta* – Flammarion – 1978.

Aussi associe t'on ses travaux à ceux de Tomas de Mercado, tous deux théoriciens de « l'économie monétaire ».

T. de Mercado (1525-1575)¹⁹, auteur de « *Suma de tratos et y contratos* » (1571- publié à Salamanque en 1569 sous le titre « *Tratos y contratos de mercaderos* ») élaborent les thèses destinées à « montrer clairement comment les marchands peuvent exercer librement leur art ». Ces thèses ont traités aux prix (en fait à la « valeur »), à l'usure et au change.

Par ces thèses, il légitime le gain du marchand (ou échange au « juste prix », par opposition au « monopole »), justifie le prêt à intérêt, et élabore une conception du change (abondamment illustré par les instruments utilisés, dont « la lettre de change »), basé sur le juste prix des espèces (ou poids en métal). D'où la conclusion de E. Cuerdo et alii : « '*Suma de tratos y contratos*' ne constitue pas seulement un descriptif exceptionnel de la vie socio économique, mais on peut le considérer aussi comme un des antécédents les plus intéressants de la future 'science économique' ».

III) LA QUESTION DE LA PERIODISATION : du *Mercantilisme* au *Libre-échange*

Les deux lignes de partage de Jacob Viner : 1560 ou 1620 ?

Faut-il situer un tournant dans la pensée économique (du Mercantilisme au *libre-échange*), en 1560 ou 1620 ? se demande J. Viner. Il est utile selon lui de retenir les deux dates pour des raisons différentes.

C'est après 1560 que disparaissent (ou s'infléchissent), en Angleterre, des Institutions caractéristiques du *protectionnisme* « total » :

The Staple (1313) → limitation du « label qualité » à quelques villes reconnues, afin de protéger les marchandises anglaises importantes (laine, cuir, étain..)

The Royal Exchanger → (Sous Elisabeth Ière) bourse et contrôle des échanges commerciaux

The Statutes of employment → obligation faite aux marchands étrangers de payer les marchandises anglaises en Or.

Mais la particularité des années 1620 et suivantes, est le déclenchement d'une « *guerre des tracts* », opposant clairement les doctrines relatives aux *conséquences d'une absence de régulation des échanges*.

1620 est aussi l'année retenue par d'autres auteurs pour d'autres raisons. Avant et après se situeraient : le *bullionisme*, et la *balance commerciale excédentaire*. Soit :

Avant 1620 : le « bullionisme »	Après 1620 : la « doctrine de la balance du commerce
La balance désigne celle de chaque marchand La crainte est celle de la réduction du stock d'or	La balance est la balance nationale agrégée La crainte est celle de l'augmentation du stock d'or
La politique commerciale a pour but principal la protection de la devise nationale	La dépréciation de la devise devient un faux problème, ou secondaire ou sans intérêt

¹⁹ Né à séville, Mercado exerça à la Casa de Contratación de Séville, centre des affaires de l'Espagne. Pour une présentation de l'auteur et de sa « *Summa de tratos...* », Cf : E. Cuerdo, F. Fernandez, M. Gonzalez : « *Tomas de Mercado et son œuvre* » - Dossier en Histoire de la pensée économique – Univ. Lille 1 – Mai 1999.

<p>contre la dépréciation La politique économique agit directement par les restrictions aux échanges individuels (prohibitions sur l'échange de marchandises et de monnaie), pour accroître le stock d'or</p>	<p>C'est l'ensemble du commerce qui est régulé pour accroître indirectement le stock d'or</p>
---	---

Cette périodisation est contredite par les faits. Par exemple les prohibitions contre les sorties de métaux précieux : elles étaient relâchées dès le règne d'Elisabeth Ière (1560), tandis qu'elles ont été renforcées sous Charles Ier (1603), et la libre exportation sera effective seulement en 1663 (des métaux et des pièces étrangères), et en 1819 pour la monnaie anglaise. Donc soit les prohibitions de sorties des métaux précieux n'existaient plus bien avant, soit elles ont persisté longtemps après.

Par contre il est vrai que c'est après 1620 que les effets sur le stock d'or national, des opérations des changistes et les opérations financières scripturales, sont considérées comme moins graves qu'auparavant. Ce qui n'est pas sans lien avec « *la guerre des tracts* » au cours de laquelle *le concept de balance commerciale favorable* change de signification.

De l'ancienne à la nouvelle signification de la balance ou comment la doctrine de la balance a t'elle évolué du XVIe au milieu du XVIIIe ?

Les origines : Emprunté au vocabulaire des comptables, et importé d'Italie (A. Serra : « *Breve trattato...* » - 1613), le terme « balance » connaît un large usage dans le langage des négociants. Il sert à désigner l'écart entre Exportations et Importations de marchandises (>0 ou <0) dans le commerce avec l'étranger Avant 1615, Les expressions désignant le solde positif sont : « *overplus* », « *remayne* », « *overvallue* », « *overballancing* », « *countervail* ».

L'ancienne conception bullioniste : présentée par G. de Malynes (« *The Canker of England's Common Wealth* » (1601) et « *The Maintenance of Free Trade* » (1622)), T. Milles (« *The customer's apology* » -1599) et T. Gresham (« *Information touching the fall of exchange* » – 1558)²⁰. Le stock d'or et d'argent est la mesure de la richesse et de la puissance des nations. L'excédent de la balance du commerce est une nécessité, exigeant la prohibition des sorties d'or et d'argent.

La destitution de l'ancienne par la nouvelle conception : celle de Edward Misselden²¹ (« *The circle of the balance of trade, in defense of free trade* » - 1623) et ultérieurement par T. Mun²² (« *A discourse of trade, from England to the East Indies* » - 1621 ; et « *England treasure by foreign trade , or the balance of our foreign trade is the rule of our treasure* » – 1664-).

L'invention de 1623 (Misselden), controversée (par Malynes), ne concerne pas l'excédent, mais la *mesure statistique périodique* que constitue désormais *la balance elle-même*.

Plus précisément, en réponse à la critique de G. de Malynes (contestant l'usage des nombres), Misselden affirme que la balance régit *l'importation et l'exportation de métal précieux*. Aussi propose t'il l'établissement de *comptes de la Nation*. Il impute la dépression commerciale de l'Angleterre des années 1621-22 au déficit (« *underbalance of trade* »). Sa célèbre conclusion est que la source de la prospérité réside dans l'obtention d'une balance commerciale favorable (« *over balance* »), car elle permet l'entrée de métaux précieux dans le pays.

²⁰ Mais aussi J. Bodin.

²¹ Gouverneur de la Compagnie des Marchands Aventuriers à Delft de 1623 à 1633.

²² Directeur de la Compagnie des Indes Orientales en 1615.

Sa reformulation au XVIIIe siècle : la notion même de « balance commerciale favorable » (« *favorable balance of trade* »), est exprimée diversement jusqu'à sa consécration en 1767 chez James Steuart (« *An Inquiry into the principles of political economy* »).

IV) BALANCE COMMERCIALE ET BALANCE DES PAIEMENTS : du XVIIe au XVIIIe

Les débats mercantilistes ont permis de clarifier la distinction entre « balance commerciale » et « balance des paiements ». La défense du solde excédentaire et les moyens mis en œuvre étaient propres au contexte dans lequel écrivaient les auteurs successifs.

On comprend mieux l'évolution des idées en rappelant brièvement ce que nous entendons dans la Comptabilité nationale, par Balance des paiements²³.

1- La balance des paiements : définition

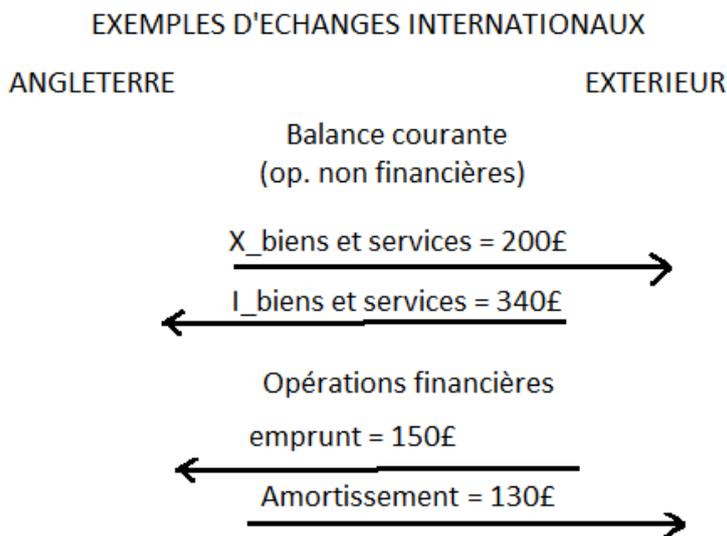
La balance des paiements est un compte, qui retrace les échanges entre *résidents et non-résidents*²⁴. On distingue deux grandes catégories d'opérations, regroupées en :

- Opérations non financières, comptabilisées dans la « *balance courante* ». Soit principalement les échanges de : biens et services (ou *balance commerciale*) revenus et transferts. Ces échanges sont soit des importations, soit des exportations.
- Opérations financières, dont l'effet est de modifier les « *actifs* », qu'il s'agisse de créances ou de dettes. Par exemple : emprunt à l'étranger, amortissement (ou remboursement).

On montre ci-dessous que la *balance des paiements peut être définie de deux manières complémentaires* :

1) *C'est le compte qui retrace les entrées et sorties de devises.*

Soit par exemple les opérations entre l'Angleterre (A) et l'Extérieur (E), évaluées en livres.



²³ On pourra se reporter à : Marc Raffinot : *Balance des paiements*, dans : <http://www.universalis-edu.com/fileadmin/pdf/C130154.pdf>

²⁴ Personnes physiques et entreprises exerçant une activité économique depuis plus d'un an. Les non-résidents forment l'extérieur ou *reste du monde*.

Dans la balance des paiements anglaises ces opérations apparaissent soit au débit (ou « Emplois »), soit au crédit (ou « Ressources »). Il est alors possible de déterminer le solde, débiteur (déficit) ou créditeur (excédent) :

Débit (ou Emplois)		Crédit (ou ressources)	
I I_biens et services	340£	X X_biens et services	200£
Am Amortissement	130£	Em emprunt	150£
		Vr variation des réserves (solde négatif)	120£
Total	470£	Total	470£

On lit clairement que : $X + Em = 200£ + 150£ = 350£$ et $I + Am = 340£ + 130£ = 470£$.
 Les emplois étant supérieurs aux ressources, le solde est débiteur (ou négatif, ou un déficit). Il apparaît sous la forme d'une *variation des réserves de change*, égale à $470£ - 350£ = 120£$.
 Pour équilibrer la balance, la Banque d'Angleterre a dû financer le déficit en puisant dans ses réserves de devises, ou de change. Ces réserves sont un « avoir » sur l'étranger.

2) *C'est aussi le compte qui mesure la variation de l'endettement sur une période.*

En calculant les deux soldes :

Celui de la balance courante ou commerciale : $X - I = 200£ - 340£ = - 140£$

Celui des opérations financières : $Em - Am + Vr = 150£ - 130£ + 120£ = 140£$

On lit cette règle : *le financement net* (ressources – emploi, financiers) *est toujours égal et de signe opposé au solde de la balance courante.*

On détermine ainsi les causes de *l'endettement sur la période*, en égalisant les deux soldes :

$Em + Vr - Am = 140£ \equiv X - I = - 140£$

Soit par analogie : $Em + Vr - Am \equiv - (X - I) = 140£$. L'endettement sur la période correspond ici au solde négatif de la balance (120£) et la partie de l'emprunt (dû aux importations élevées) non amortie ($150£ - 130£ = 20£$). Ce qui est une manière d'identifier les causes du déficit.

Au total, l'accumulation d'excédents de la balance des paiements, et donc celle de réserves de change, n'est pas utile « en soi »²⁵.

Par contre, en régime de change fixe, équilibrer la balance sur le long terme ressort comme une nécessité pour éviter les déséquilibres liés aux variations du taux de change.

Un épuisement des réserves conduit en effet la banque centrale à modifier *le taux de change de la monnaie (en le dépréciant)*, faute de pouvoir fournir les devises suffisantes.

2- Balance commerciale et balance des paiements dans les controverses mercantilistes

²⁵ Elles peuvent être soit thésaurisées (placement en or) ou placées, mais dans des emplois peu rémunérateurs.

D'une manière générale (du XVIIe au XVIIIe), la doctrine de la balance commerciale serait passée par trois stades :

- celui du *gain individuel*
- celui intermédiaire, où la balance du commerce est considérée, mais avec quelques échangistes particuliers (« balance partielle »).
- celui finalement du concept de balance nationale agrégée (« balance générale »).

Les controverses des XVIIe et XVIIIe appartiennent, selon Viner, au second stade : balance avec des pays particuliers, mais en considérant toujours l'effet sur la balance nationale agrégée.

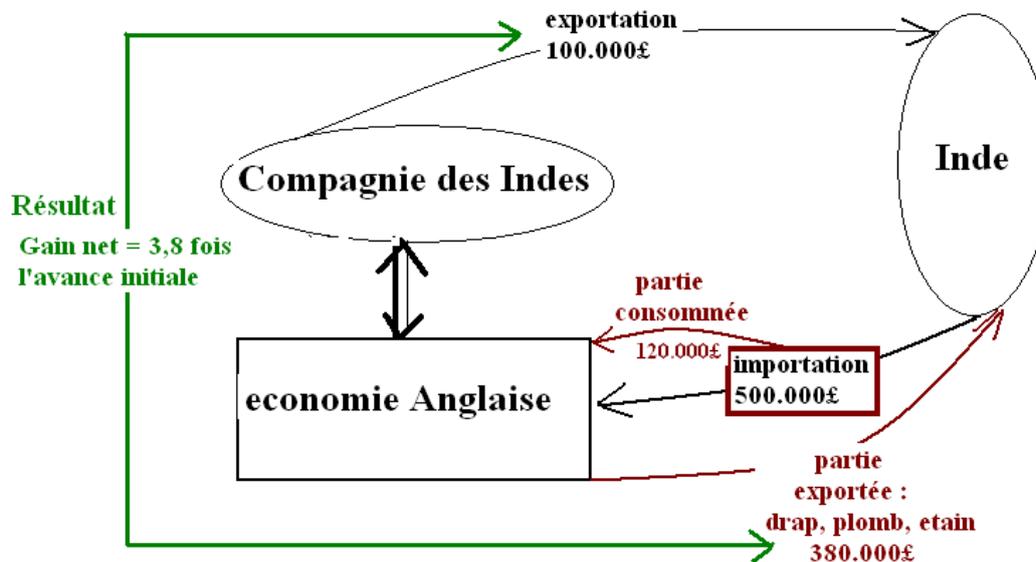
Au XVIIe, l'objet principal de la controverse est l'état du commerce de la Compagnie des Indes orientales en relation avec la balance nationale²⁶. Au XVIIIe, c'est la balance avec la France qui sera discutée.

Au XVIIe, les auteurs principaux, porte-paroles de la Compagnie, sont : Thomas. Mun (1571-1641), Sir Josiah Child (1630-1699), Thomas Papillon, Charles Davenant, John Pollefixen.

Les auteurs cités excluent le protectionnisme (à la Colbert), considérant l'industrie nationale comme un moyen, mais non l'unique, pour disposer de produits à exporter.

Ainsi Child, inspiré par les Hollandais, valorise le *négoce* (*achat pour la revente*).

Thomas Mun discrédite les interdictions d'exporter la monnaie nationale. Il démontre qu'une balance favorable se traduit non seulement par une entrée nette de métal, mais aussi par des effets positifs sur la production, le commerce et l'emploi. Son évaluation a trait aux effets de l'exportation d'argent par la Compagnie des Indes. On lit ci-dessous une effet multiplicateur :



Sous l'effet des critiques, dont celle de Nicolas Barbon (1640-1698 ; « *A discourse of trade* » -1690- ; « *A discourse concerning coining.* »- 1696), les théoriciens de la balance favorable, doivent reconnaître que l'excédent en or et argent, ne peut être considéré comme une « mesure de la valeur des échange ». L'objection de Barbon, qui y voit une erreur, est que l'or et l'argent ne sont que des marchandises comme les autres. Toute autre marchandise de même valeur peut donc constituer l'excédent (ce qu'atteste le schéma ci-dessus, mais contre Mun).

²⁶ La première Compagnie a été créée en 1599 pour concurrencer la Hollande dans le commerce des épices. Après 1623 sa zone d'influence est restreinte à l'Inde. En 1709, la Compagnie voit ses structures consolidées. Elle ne disparaîtra qu'en 1857, après la perte de son monopole commercial avec l'Inde et la Chine.

La théorie mercantiliste de la balance ne se réduit pas aux seuls échanges de marchandises. L'échange d'« invisibles », notion supposée moderne, était comptabilisé par les mercantilistes (Misselden, Malynes, Robinson, Mun, Child, Chamberlain), et même avant eux. Parmi les dépenses on peut relever : l'investissement extérieur, le fret, les assurances, les soldes diplomatiques, les commissions et intérêts, les dépenses intérieures des non résidents. En outre, les gains des nationaux à l'étranger sont comptabilisés.

C'est la composante « paiements », de la balance qui constitue la préoccupation théorique des auteurs ; C'est-à-dire « la balance générale des paiements », non désignée comme telle, mais considérée dans l'expression « balance of trade » au même titre que la « balance of commodities ». Cette double composante apparaît dans : « balance of accompts » fin XVIIe jusqu'au milieu XVIIIe (J.Pollexfen, A.J Justice, J. Harris). Sir James Steuart distingue clairement la « balance des paiements » en traitant de « *The whole mass of reciprocal paiements* » and « *their balance* ». En 1772, A Young utilise « *temporal balance of remittance* - mot à mot : remise, envoi de fonds ».

A Smith, dans sa critique du mercantilisme, s'y réfère comme à un solde entre « debts and credits ». Ce n'est cependant qu'au XIXe que sera utilisé le terme « *balance de l'endettement* » (donc des paiements) ou « *balance of indebtedness* ».

V) POURQUOI DESIRER TANT D'OR ?

L'or est partie intégrante de la « *richesse* » et non désiré pour lui-même

Adam Smith a fait du mercantilisme un *mythe*, ou une *mythologie* : celle du Roi Midas.

L'exposé en a été fait par Platon . résumé (Wikipedia)

« *Le mythe de Midas et de Dionysos illustre Les effets négatifs d'un désir trop ardent, ainsi que la recherche du bonheur par l'accumulation des richesses, en contradiction avec la conception aristotélicienne du bonheur : Midas a la faculté de combler ses désirs d'accumulation de richesses en vue du Bonheur Parfait, mais sa capacité à transformer tout ce qu'il touche en or le coupe totalement de la vie normale, l'empêchant aussi bien de manger que de boire, mais le forçant par là-même à transformer ses proches en statues d'or dès qu'il les touche. Cette légende est à comparer à celle de Tantale. À l'inverse de Midas qui a le pouvoir d'assouvir pleinement son désir, Tantale lui n'est aucunement et jamais en mesure d'assouvir le sien.(...)* (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Midas>).

Sa position a été dûment contredite. La richesse nationale n'est réduite ni à la possession d'or, ni au résultat de l'échange net international dont elle serait le seul but.

Les citations allant dans le sens d'un « chrysohédonisme » sont nombreuses du XVIIe au XVIIIe : Malynes, Misselden, Mun, S. Fortrey, R. Coke, J. Gee, W. Horsley, M. Dekker...

« (...) *To increase our wealth and treasure ..by foreign trade...we must ever observe this rule : to sell more to strangers yearly than we consume of theirs in value* » (Mun – « *England Treasure* » – 1664).

Mais Smith commet l'excès d'amalgame les vues de quelques mercantilistes, avec celles de de toute une longue période.

Si dès le XVIe, Thomas More dénonçait l'illusion chrysohédoniste, les deux siècles suivant ont été ceux d'une redéfinition de la richesse.

Y compris Mun : « *...all men know, that the riches..consist in the possession of those things, which are needfull for a civil life...* ». Ainsi, soit que l'or et l'argent sont considérés comme moyen d'échange contre de véritables richesses, soit qu'ils ont mis au même rang que les autres marchandises parmi les richesses. La fin du XVIIe a été prolifique de ce point de vue : T. Papillon, N. Barbon, Davenant, Jocelyn, R. Wallace, Berkeley, J.Bellers, B de Mandeville, T. Manley.

Le plus grand représentant restant William Petty (1690) qui développe *une théorie de la valeur travail, alliée à celle de la terre*, inspirant à la fois les Physiocrates et les Classiques.

J. Vanderlint reprendra en 1734 ces thèses, largement diffusées par des auteurs tels : J. Cary, Erasmus Philips (cité par Vanderlint) : « *An appeal to common sens* » (1720) et surtout « *The state of the nation* » (1725). La relation *démographie-travail-richesse-commerce* est claire dans ce propos de John London : « *the riches of a nation must arise from the labor of its inhabitants in working up such goods as it can vend to other nations for species* » (“*Some considerations on the importance of the woollen manufactures*” (1740).

Mais il faudra attendre Sir James Steuart pour voir naître l'idée d'une balance excédentaire indépendamment de la masse de métaux précieux. Il suffit pour cela de l'investissement extérieur (*export capital abroad rather than borrow abroad*).

Mais c'est plus particulièrement dans les *fonctions de l'or et de l'argent que les mercantilistes ont défendu des idées justes*.

Les Idées justes des mercantilistes

1- Couvrir les dépenses publiques (« *state treasure only to urge the need* »)

Avant que la pratique de l'Emprunt d'Etat, et celle de la fiscalité n'assurent les recettes publiques suffisantes aux Monarques pour maintenir la prospérité et la puissance du Royaume, la constitution d'un Trésor sous la forme bullioniste était le moyen le plus efficace. Vont dans ce sens : J. Houghton, Thomas Violet...

2- Epargner et non consommer la richesse (« *saving –ou- piling up* (mot à mot : amoncellement, entassement- *of valuable goods*)

Ignorant le rôle de l'investissement, une partie des auteurs définissent l'*accumulation* par l'*épargne*. Définition largement dictée par les préceptes moraux et religieux puritains : éloge de la frugalité et condamnation du luxe. L'exemple est celui de la Hollande. Parmi les auteurs partageant cette éthique : Petty (son concept de « *superlucration* »), Thomas Sheridan, R. Lawrence, C. Davenant, Hugh Chamberlain. Les métaux précieux sont considérés comme rares et aisément « stockables », à côté d'autres biens de consommation durables et à valeur élevée.

L'excédent de la balance participe de cet objectif, et fournit un argument complémentaire. Exporter plus qu'importer permet d'éviter le sous emploi, et la surproduction.

3-Investir en « capital » en dépensant la monnaie

La thèse du taux d'intérêt comme revenu de la monnaie investie en capital apparaît tardivement (J. Massie, puis D. Hume –XVIIIe). Les mercantilistes concevaient ce grossissement de la valeur uniquement en termes monétaire, comme intérêt du prêt ou de l'échange de monnaie. Ils confondaient monnaie et capital. Selon Viner, les théoriciens de l'Institut d'émission partageaient cette confusion. (J. Gilbert -1625- , William Patterson-1694-). Ce qui explique l'attachement à l'excédent de la balance. La conception du taux d'intérêt comme phénomène monétaire était donc dûment partagée (J. Locke-« *Some considerations...* »1691-, J. Asgill-1696, J.Briscoe –« *A discourse of money* »-1696 ; William Wood-« *A survey of trade* »-1718).

On sait cependant qu'il ne se trompaient pourtant pas, et selon Keynes, visaient juste en cherchant à diminuer le taux de l'intérêt monétaire par l'excédent net de la balance et par l'accumulation de métaux précieux (ou quantité de monnaie). Ils n'avaient pas d'autre moyen dit Keynes.

4-Assimiler le budget du Royaume au budget privé, pour le distinguer

Toutes les thèses mercantilistes relatives à la richesse de l'état sont fondées sur l'analogie avec le budget privé. Par exemple, J. Hales (« *A discourse of the common wealth* »-1581-), déclare qu'acheter moins à l'étranger que l'on ne vend relève du bon sens, celui de l'exploitant individuel qui cherche à vendre plus qu'il n'achète. Cette vérité est commune à de nombreux auteurs : Mun, Ashley, Misselden, S.Lamb, W.Temple, et ceci jusqu'à Steuart.

Les reformulations importantes de cette idée, sont dûes à T. Papillon (fin XVIIe) qui réitère J. Hales, et subit la critique de N. Barbon. Ce dernier fait valoir *la limite finie de l'enrichissement individuel*, par contraste avec *l'absence de limite à l'enrichissement de l'Etat*. Ce qui l'autorise à contester *la prodigalité et la parcimonie*, lesquelles ne peuvent par définition accroître l'*illimité*.

Ce sont finalement les mercantilistes quantitativistes qui réduiront la portée de l'analogie avant Hume. Dans la lignée de Petty, J. Vanderlint en 1734, distingue les deux (richesse privée et richesse publique), pour mieux les unir, dans un modèle de croissance globale.

5- Considérer que la quantité de monnaie a une incidence sur le niveau des prix

Maintenir élevés les prix ?

L'objectif de l'accumulation d'or est souvent interprété comme celui du désir *de maintenir des prix élevés* (« *vendre cher et acheter bon marché* », suivant l'expression de Mun). Objectif caractéristique d'une économie de troc. Or, les auteurs eux même considéraient celle-ci comme dépassée, et de plus du XVIe au XVIIIe les prix anglais suivent une tendance générale à la hausse. Peu d'auteurs sont concernés par l'interprétation, et plus nombreux sont ceux qui soit ignorent la relation (quantité de monnaie et prix), soit contestent son existence. (P.34).

Suivre la hausse des prix ?

D'aucun mercantiliste revendiquant l'accumulation de métaux étaient plutôt désireux de voir les prix baisser. Ils considéraient les prix élevés comme un mal (evil) que la croissance de la quantité de monnaie pouvait réduire, ou en tout cas qui suscitait un désir de voir la quantité de monnaie croître. Croissance jugée nécessaire pour maintenir le rythme du trade, et pour permettre aux pauvres de se nourrir. Et parmi les moyens invoqués, celui de la balance favorable. Les auteurs : XVIe → H.Brinklow, T. Wilson, XVIIe → T. Milles, Malynes, Mun, Ashley, A. Vickaris, début XVIIIe → Vanderlint, Steuart.

-fin XVIIe : Rice Vaughan « *A discourse of coin and coinage* »-1675 – La hausse de la quantité de monnaie est une réponse à la hausse des prix, car c'est le signe qu'elle a cru moins que proportionnellement → soit : suivre la hausse des prix

- début XVIIIe : Vanderlint « *MALT* » - La hausse de la quantité de monnaie doit permettre de diminuer les prix (dont la hausse est causée par la pénurie de métaux) → soit : diminuer les prix.

Qui sont les inflationnistes ?

Il s'agit des mercantilistes adeptes d'un maintien d'un niveau des prix élevé, et donc d'un solde positif de la balance. Il y en eût donc peu. Viner cite : Petyt, Haughton, et au XVIIIe : Browne, Wallace (1758), A. Young (1774).

Pas même les défenseur du crédit (*paper money*). Leurs arguments reposaient plutôt sur la relation : monnaie / intérêt. Plus de monnaie → baisse de l'intérêt et donc : hausse de la valeur du sol, activation du trade, hausse du produit brut agricole, et hausse des exportations. Donc pas de référence à la hausse des prix (du début –Malynes- à la fin du XVIIe –T. Houghton). S. Fortrey défend par exemple une doctrine des « *termes de l'échange* »

(compétitivité internationale) sous la forme : vendre cher et acheter bon marché. Mais en considérant que « peu importe le niveau –élevé ou bas des prix intérieurs»- Tandis que d'autres affirment clairement que des prix bas sont préférables pour la vente : E. Robinson, S. Lamb, J. Browne (1728 : « *An essay on trade in general* »), Mildmay (1765).

Conclusion : l'opinion plus générale est donc celle des prix élevés considérés comme un mal, et auxquels une hausse de la quantité de monnaie permet de répondre. Début XVIIIe, l'exemple est Misselden, avocat du libre échange (« *Free trade* » - 1622), par sa proposition de réévaluation de la monnaie (qui enrichit le capital et les revenus)²⁷.

6-Le développement du commerce (trade) ne peut être réalisé sans la croissance de la quantité de monnaie (« *a force acting through its circulation from hand to hand as an active stimulus to trade* » - Viner-P 36).

L'argument de la circulation (emprunté à Harvey, dont la référence est commune : ex : Lamb, Hobbes) considère la monnaie dans son rôle d'intermédiaire des échanges (outre les auteurs ci-dessus : fin XVIe : Davanzati, T. More; XVIIe : R. Haines ; XVIIIe : Berkeley (« *The Querist* »-1735-37 : « *Weather the public is not more benefited by a shilling that circulates than a pound that lies dead* »)).

Cette théorie de la circulation a été surtout défendu par : W. Potter (« *The key of wealth – 1650*) et John Law (« *Money and trade considered* »-1750). Il était comme Law défenseur de la monnaie de crédit.

Potter adjoint à l'argument de la quantité celui de la vitesse de circulation (« *if men acquire more money and spend it as fast as they receive it* »). La richesse s'accroît plus que proportionnellement à la quantité de monnaie, sans hausse de prix.

Dans ce cas (celui d'un développement du crédit et de la banque) , l'argument de la balance favorable perd de son importance, ainsi que la régulation étatique qui lui est associée. Ce point de vue est défendu de Potter (1650) à R. Wallace (1758), en passant par Patterson (1694) et Law (1750). Notamment : « *Credit can neither be hoarded up (accumulé, ou thésaurisé), ni déplacé en désavantageant la nation ; ce qui en conséquence nous libère de l'obligation et de la nécessité de faire des lois prohibant l'exportation des métaux* » (1682).

C'est à l'opposé le bénéfice plus grand sur la balance, du fait de la hausse du commerce et de la production liée au crédit, que défendent des auteurs tels que : Lamb, E.Ford, M. Lewis, R. Lawrence, R. Wallace.

Toutefois certains auteurs, dont Vanderlint, désapprouve le crédit, en arguant qu'il contribue au solde négatif de la balance. Il en est de même de P. Murray (1755), et D. Hume (1752).²⁸

7-C'est l'abondance ou la rareté de la monnaie qui détermine sa valeur : le quantitativisme monétaire.

On a pu opposer les conceptions monétaires mercantilistes avec la théorie quantitative (TQM) . Celle-ci affirmerait que la valeur de la monnaie est inversement proportionnelle à sa quantité, tandis que les mercantilistes verraient dans la croissance de la quantité de monnaie et

²⁷ Ce qui attire l'attention sur la notion de quantité de monnaie, qui n'est pas seulement stock physique de métaux, mais signe ou nominal qui peut être réévalué ou dévalué.

²⁸ NB : Contrairement à ce que dit Viner, il ne s'agit pas d'une critique général du crédit, en tant qu'il participe à la circulation monétaire et peut stimuler le trade. La critique porte d'une part sur l'endettement de long terme (qui ruine les fermiers), et d'autre part sur l'emprunt public couteux (voire dispendieux) à l'étranger à des fins militaires ou de conquête.

de l'investissement en capitaux la croissance réelle (du trade, et du capital) et pas seulement l'effet nominal.

Il n'y a que ceux qui défendent la thésaurisation et le trésor qui peuvent être rangés dans ce cas. Car il n'y a pas d'opposition entre les doctrines mercantilistes et le quantitativisme. Seuls quelques uns supposaient que la croissance de la quantité de monnaie pouvait servir de remède à la hausse des prix. Sinon dès le début du XVIIe, beaucoup d'entre eux proposaient une version simple de la TQM, même si Locke (1691) a pu être considéré comme le premier anglais défenseur de la TQM. Ces versions simplifiées étaient insuffisamment intégrées à la théorie du commerce international, et s'intégraient mal à leur doctrine générale.

Avant Locke : Malynes, Mun, R. Cotton, H. Robinson. Après 1650 : R. Maddison, W. Patterson, J. Briscoe (« *A discourse of money* »--1696), J. Vanderlint, Erasmus Phillips. Et après Hume (1752) la TQM devient un lieu commun.

BRISCOE établit la relation entre La valeur, le volume et les prix. Appliquée au taux de salaires nominaux :

Quantité de monnaie en circulation

_____ = taux nominaux de salaires = salaire réel moyen × prix
Nombre de personnes

D'où l'on peut déduire la réciproque : salaire réel = $\frac{\text{salaire nominal}}{\text{prix}}$ (en termes de croissance)

Plusieurs auteurs se sont clairement confrontés à la TQM, cherchant à résoudre leur problème soit en réconciliant leurs vues avec la TQM, soit en la remettant en cause.

Le cas de Potter (« *Key of wealth* »-1650). Son point de vue est : une hausse plus que proportionnelle du trade et de la production doit résulter d'une croissance de la monnaie en circulation. Il lui faut pour cela réfuter l'autre point de vue, celui de la TQM. Ce faisant il l'expose sous sa forme élémentaire (cit. P.42) : $\Delta M \rightarrow \Delta P \rightarrow$ non croissance des ventes.

Sa réfutation repose sur la vitesse de circulation. Un commerce restreint (donc rapide) se suffit d'un profit faible, et donc de prix plus faibles. De même, des ventes à espérance brève permettent aux artisans et aux autres de produire plus vite, et s'ils vendent plus, ils peuvent se contenter de prix plus faibles. Dans cette hypothèse l'effet de la croissance de la quantité de monnaie sur celle du trade, au lieu d'accroître les prix, les diminue au contraire²⁹. Il n'y a hausse des prix uniquement si la croissance des quantités produites est proportionnellement moindre que celle de la quantité de monnaie. Et même s'ils devaient tant soit peu augmenter, il vaut mieux une abondance de biens, même chers, qu'une rareté à bas prix.

John Asgill réalise une critique différente de la TQM, et très centrée (« *Several assertions proved* »-1696. Il confond cependant capital de prêt (et donc investissement) et monnaie, puisqu'il juge la variation des prix par rapport au taux d'intérêt de la monnaie, en disant que la variation est indépendante de celui-ci, contrairement à la terre.

Il subit la critique de Law (1705 : « *Money and trade considered* » - 1682 : « *England interest or the great benefit to trade by banks* »). Law rejoint la critique de Potter et apporte des arguments personnels. Le crédit en rendant l'emprunt facile et rapide peut permettre une hausse des ventes (elle-même intensifiée) à profit amoindri. La hausse de la quantité de monnaie n'entraîne alors pas de hausse des prix et donc la valeur de la monnaie ne décroît

²⁹ Comme le mentionne Viner, on ignore comment : par la hausse du volume des ventes ? par la hausse de la demande ? Donc en 1650, la pensée du « circuit » n'est pas établie. En 1734, Vanderlint dira clairement quelles sont les causes, en les liant les unes aux autres. Il s'agit à la fois de la croissance du volume des ventes et de celle des revenus, donc de la demande.

pas. Elle décroît dans le cas (qu'évoquera Smith) d'un excès d'offre de monnaie par rapport à la demande effective. Dans le cas d'un équilibre entre les deux les variations sont simultanées et dans le même sens. Ce qui selon Viner est une anticipation de la doctrine de la « Banking school » appliquée à la monnaie convertible.

Il étend ce raisonnement à l'Europe. L'excès de monnaie dans un pays relativement à sa production écoulee en Europe, entraîne une hausse des prix nationale, qui se propagera, de sorte que s'égalisera partout la valeur de la monnaie. Law n'explique cependant pas la cause de la hausse des prix dans les autres pays. Mais il voit l'avantage tiré par le pays échangiste, situé dans le différentiel des prix nominaux. L'écart se traduit dans la diminution moindre de la valeur de la monnaie³⁰.

James Hodges (1697), quant à lui était favorable à la fonte des métaux (de toute origine) pour accroître la circulation métallique, en vue de remédier à la pénurie de monnaie, en accroissant les prix. Il décrit graduellement ce mécanisme : fonte, refonte dans l'autre sens etc.. de sorte à éviter une hausse permanente des prix. Il anticipe selon Viner le mécanisme de la *période intermédiaire de Hume*.

Law et Potter ont insisté sur l'effet favorable du crédit sur la balance. La dynamisation du trade nationale entraîne par effets induits (hausse de l'emploi, du volume de la production ...) une hausse des exportations. La conséquence est dite par Potter est celle de the) « *capacity of undermining and eating out the lesser trade of other countries* » (cf.P45).

- 9- L'appréciation du rôle de la monnaie sur le trade n'est pas indépendante de celle que l'on porte sur les autres usages : thésaurisation (avare = *miser* ou *hoards*=trésors), orfèvrerie (=plate), gaspillage (dépensier = *spendthrift*)

Les mercantilistes sont divisés à ce sujet.

- Ceux qui considère que la vertu de la croissance de l'offre de monnaie est la stimulation du trade, condamnent toutes les pratiques soustrayant la monnaie au commerce (Rice Vaughan-1675-propose des lois somptuaires).
- L'Eglise est fréquemment taxée de thésauriseur. Tandis que des auteurs prennent sa défense, puisqu'elle ne pratique pas l'usure.
- L'usurier est la cible de T. Manley : « *Usury at six per cent, examined* »-1669-. La baisse revendiquée du taux d'intérêt pour combattre l'usure est réfutée par Locke (« *Some considerations*-1691), pour qui c'est pire que mieux, puisque la thésaurisation (non circulation, c'est-à-dire non capital de prêt) est stimulée. Tandis que Petty et H. Chamberlain disent leur préférence pour la *circulation* pour le trade.
- Le mécanisme de Hodges, de fonte-refonte (cyclique sur 3 ans) est défendu par d'autres auteurs.
- Au milieu XVIII, Malachie Postlewayt (« *great Britain true system* »-1757) rapproche curieusement le crédit de l'usure et du trésor. Prêteurs et emprunteurs dans le besoin sont guidés par des anticipations, qui les conduisent à réaliser des profits d'usure plutôt que commerciaux. **Cette critique du crédit (ou prêt à intérêt) est généralisée à la banque**, par J. Child par exemple (« *A discourse about trade* »-1690, et ses autres travaux de 1707 sur la banque d'Angleterre). De la monnaie échappe au commerce à cause de l'intérêt. Ce qui s'explique par le fait que Child comme Postlewayt, entrevoient comme risque : le contrôle monopoliste de la banque sur le crédit, donc des taux élevés, et une discrimination parmi les emprunteurs.

³⁰ Il semble ce faisant décrire un mécanisme d'équilibre monétaire international, émaillé par des situations de courte période, à l'avantage successif des pays échangistes, selon la valeur de leur propre monnaie. Il s'agit donc de l'extension de la TQM à la TEABC que décrira Vanderlint une trentaine d'années après.

La critique du Trésor étant diffusée, elle atteint même l'usage du fil d'or, et de la dorure. Il y eût peu de défenseurs. T. Mun (1664) propose des restrictions dans les paiements à l'étranger, en défendant l'usage du métal brut contre les pièces de monnaie. Misselden (« *England treasure* »-1664), avant lui, suggérait qu'un excédent de métal brut pouvait conduire à une dévaluation de la valeur des pièces. Donc autant l'exporter. Tandis que Briscoe défend le Trésor privé comme composante de la richesse du Roi.

A la fin du XVIIe, naît la question de la quantité suffisante de monnaie. En même temps que la TQM enseignait les effets sur la hausse des prix. Deux manières d'aborder le même problème. L'idée généralement avancée au cours du XVIIe est dans la lignée de Hodges (1697) : pour éviter la sortie du métal et le conserver dans le royaume, il est préférable de le « geler » sous de formes diverses, dont l'orfèvrerie ou la thésaurisation. Houghton (1681-83) Petty (1691) et Briscoe (1692) vont dans ce sens. Soit l'idée : « *it may be ..turned into the magnificence of gold and silver vessels* » (Petty).

Vanderlint qui luttait contre la hausse des prix, propose le même remède, en explicitant sa relation à la balance commerciale. Moins d'or monnayé en circulation est équivalent à des prix bas, et donc des exportations croissantes. Vanderlint croit voir ce remède dans les pratiques indiennes.

Harris (1705), avant Vanderlint y voyait un autre intérêt. Le Trésor constitue une « *ressource of emergency* ».

Ceci jusqu'à Hume (1752). Celui-ci présente cependant les risques que cela entraîne lorsque l'équilibre de l'offre de monnaie avec les besoins n'est pas atteint. Dans l'analyse des risques, H. Home va plus loin (1774) en recourant à la TQM : les flux de capitaux internationaux sont tous risqués (soit ils élèvent les prix si entrées, soit ils les diminuent si sorties). L'équilibre doit prendre en compte le niveau international (des prix ou de la circulation monétaire), sachant que ce n'est pas la quantité d'or et d'argent qui est le critère premier, mais la quantité de monnaie en circulation. Donc la formation d'un Trésor n'est nécessaire que dans certaines circonstances bien déterminées.

VI) L'ARGUMENT DE L'EMPLOI en relation avec LA BALANCE

Loin des préoccupations immédiates de la quantité d'or, est pensé le fait que : « *The greater the exports, the greater is employment of english labor* ». Et cette idée n'appartient pas à la fin du XVIIe, comme on le pense. Elle remonte au premier tiers du XVIe (E.G Starkey -1530 « *How the comen people may be set to worke* », et au XVIIe : J. Hales : « *A discourse of the common wealth* »-1581 ; début XVIIe : G. de Malynes : « *Treatise of the canker* »-1601 ; Misselden : « *The circle of commerce* »-1623) Et restera jusqu'au XXe un élément important des doctrines protectionnistes. Le XVIIIe en est cependant un moment fort.

C'est sans doute à cause de la fixation sur Mun (XVIIe) qui est l'un des seuls à exclure cet argument (occultation), que celui-ci a été reporté aux périodes suivantes.

L'argument de l'emploi est celui de la défense des exportations, non en valeur, mais en quantités de travail national qu'elles représentent. Le gain mesuré est un gain en emplois. Il s'agit plus souvent d'exportations de produits manufacturés plutôt que de matières premières. D'aucuns, Petty (« *Treatise* »-1662-), Sheridan -1677-, Bannister -1690, défendent l'argument de manière extrême en prônant l'absence d'exportations de produits même si le produit doit être détruit.

L'emploi renouvelle le concept de balance qui devient : *balance of labor*, ou *of employment* (au lieu de la comparaison en valeur des exports et des imports). C'est N. Barbon qui inaugure cette approche : « *A discourse of trade* » - 1690-). Il propose une mesure des gains sous une forme *libérale* ou favorable au libre échange :

a) Commerce international

Exportations —————> gains direct en emploi anglais

Importations : si "soie grège" —————> emploi manufacturier
 si lingots —————> nul emploi

b) free trade

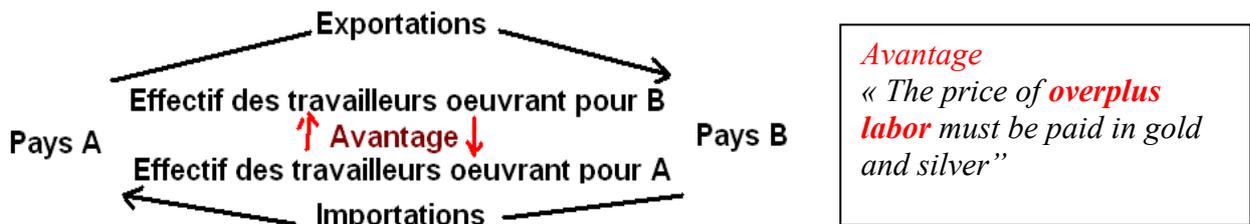
Echange de laine anglaise contre du bacon de Westphalie :

la prohibition des importations de bacon est défavorable

- même si sa consommation croît, et donc l'emploi dans sa production
- car l'emploi lainier est plus important que ce dernier

Donc il est préférable d'échanger.

Une autre mesure des gains est proposée par J. Tucker (« *A brief essay..* » : « sur les avantages respectifs de la France et de la Grande Bretagne relativement au commerce" 1753).



Cette approche de la « *balance of labor* » reste limitée, car elle ne considère pas la mesure de l'avantage au moyen des prix et des salaires : il y a un avantage pour l'Angleterre si elle vend à bas prix et salaires faibles, contre des marchandises à prix élevés et salaires élevés. Les auteurs, comme Young, considèrent simplement que faute d'exportations l'emploi n'existerait pas ou moins. Et Young concède à Hume qu'il y a une perte nette de métaux si elle résulte d'un déficit d'exportations de produit et de travail. Ce n'est pas pour autant qu'il(s) défendent une causalité indirecte comme le faisaient les théoriciens de la balance du début du siècle : Malynes : l'emploi est le résidu de la relation allant des exportations, puis à l'entrée de métaux, et au développement du trade, et finalement à l'emploi.

Malgré son côté absurde, tout comme la « *balance of trade* », la « *balance of employment* » constitue une avancée théorique importante. D'une part, toutes les deux sont liées, et d'autre part la « *balance of labor* » inverse la relation entre Emploi et commerce international : de moyen de l'échange favorable (parmi d'autres facteurs : qualifications, transports, canaux, productivité etc...), l'emploi devient un but, tandis que la balance favorable est reléguée au rang de moyen. Elle promeut donc les rôles des revenus et de la consommation. C'est pourquoi il sera facile à Smith de réaliser un changement révolutionnaire dans la pensée économique.

Ainsi la défense de toutes ces facteurs par les mercantilistes a t'elle fait dire à E.A Johnson (« *The economics of art and «ingenious labor»* – 1931) qu'injustice était faite aux mercantilistes en leur reprochant de les avoir négligés : « *the ultimate concern of the*

mercantilists was the creation of effective factors of production. Not ten per cent of english mercantilist literature is devoted to the ill-fated doctrine of the balance of trade (...).

Il reste que l'analyse du travail par les mercantilistes a pour fondement leur obsession de la balance, mais aussi des sympathies de classe. Les hommes sont traités comme des moyens, et leur bonheur n'est pas du ressort du Prince. Ce qui ressort de la doctrine dominante qui admet le côté productif et stimulant des bas salaires, en vue de bas prix à l'exportation. La position commune est présentée par Steuart à cet égard : le minimum de subsistance. La position opposée à ce minimum (et aux bas salaires) est celle des « humanitaristes » : Cary, Coke, Davenant, Defoe (vers 1730-50), jusqu'à Hume, dont le point de vue était partagé par R. Wallace avant lui³¹.

VII) LA LEGISLATION MERCANTILISTE

Les lois étaient essentiellement le produit des conflits d'intérêts.

La fiscalité a toujours été la cause déterminante des lois sur le commerce. A quoi s'ajoute la diplomatie. C'est après la révolution que la priorité du Monarque s'estompe au profit des rivalités de partis.

C'est au travers de tracts écrits sous l'autorité des marchands que s'exprime la littérature relative à la législation sur le commerce. Ils avaient la capacité d'identifier leur intérêt avec celui de l'intérêt général.

1- La législation bullioniste

Bullioniste = législation directe (régulation) sur (des) échanges et de la circulation des métaux. Mais dès avant 1600 la circulation était indirectement et communément contrôlée par la législation commerciale. Inversement au XVII, la législation bullionniste perdurait. Parmi les auteurs pronant l'ancienne législation (ex « Royal exchanger », ou prohibitions des sorties d'or l'ancien « statutes of employment »=obligation aux marchands étrangers d'acheter des marchandises anglaises avec la monnaie anglaise reçue) : Malynes, Milles, Maddison, Robinson, Rowe, E Violet.

2- Prohibitions et taxation

Les moyens avancés pour maintenir une balance commerciale favorable sont :

- la restriction des imports (produits manufacturés et produits de luxe)
- l'encouragement des exportations anglaises
- restrictions sur l'exportation de matières premières
- encouragement du négoce ou réexportation
- restrictions sur les manufactures « pivots » anglaise, pouvant avoir des effets sur les autres.

La limitation des importations :

- par la taxation ou la prohibition pure et simple

Parmi les participants au débat sur le sujet au XVIIe : Petty, J. Cary, Fortrey, Sheridan... au XVIIIe : Brewster, H. Home, J. Massie, Steuart...

³¹ Sur toute cette question de la balance « of trade » et « of labor », et celle du travail des pauvres, on mesure toute l'importance de Vanderlint, auquel Viner fait une place limitée, sinon nulle. Les auteurs passés en revue par Viner, semble t-il, n'ont pas de « mesure du produit », ou ne se pose pas la question. Vanderlint argumente avec le *prix d'offre*, qu'il dérive de l'emploi du travail, du capital et de la terre, à l'échelle macro économique. Il aboutit par conséquent à une défense du travail, qui n'a d'humanitaire, que parce qu'elle est liée à l'air du temps (et surtout à ses convictions théologiques), car elle est avant tout celle du facteur producteur du *produit net*, donc de la richesse. Signe de sa lucidité, il n'analyse pas les motivations pour l'emploi au travers d'arguments psychologiques, mais par la *durée du travail hebdomadaire*. Il n'a alors aucune peine à faire taire les soupçons relatifs au manque de motivation en mesurant la *durée effective*.

3- Mesures discriminatoires entre les industries domestiques

L'une des principales idées du libre échange est la *spécialisation internationale*. On la retrouve sous la forme de la discrimination entre industries domestiques afin de promouvoir celles qui relèvent d'une véritable spécialisation. Les autres doivent être limitées ou supprimées. Vers 1564 Cecil suggérait d'éviter l'exportation de blé en produisant moins de tissus (lin). D'autant que les tisserands sont moins gouvernables que les fermiers et qu'ils détournent du travail. D'autres opposent la production de laine à celle du lin.

D.Defoe (1729) défend la laine comme manufacture principale, et combat la culture du tabac.

A. Young propose la limitation du développement des manufactures tant que toute la superficie cultivable anglaise n'est pas réalisée (1768).

4- Le négoce (réexportation)

Pour développer le commerce de négoce et emporter le commerce au loin sur la Hollande sans ouvrir le marché intérieur aux importations, les mercantilistes approuvaient la création : D'entrepôts de marchandises, de drawback (droits d'importations), de ports libres. Plus radicalement était proposée la suppression de toutes les taxes sur le commerce international, pour les remplacer par un impôt indirect sur la consommation de produits manufacturés étrangers. Ceci pour des raisons fiscales et pour la régulation des échanges. Ce qui permettrait aux marchands de devenir plus compétitifs encore. (Petyt-1680 ; Davenant -1712/13 ; Dobbs-1729 ; J.Colins-1680).

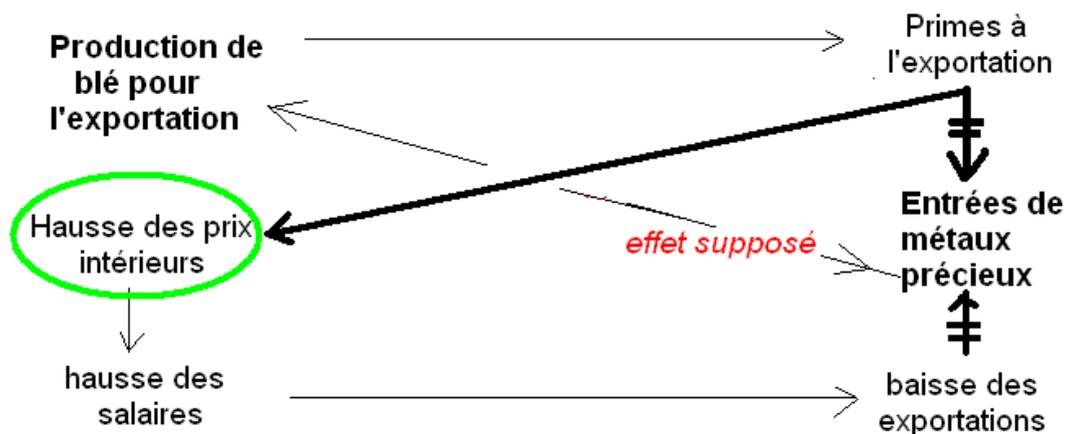
Les mesures de Walpole (politique fiscale indirecte pour favoriser le libre échange-1733) abandonnées suite à leur contestation, car non-conformes à la doctrine mercantiliste : la liberté des échanges du tabac et du vin, soumises à l'impôt indirect sur la consommation.

5- Primes à l'exportation

Il n'y a pas de commentaire sur les primes à l'exportation avant 1750, où commencent l'opposition et les révoltes.

Les subventions sont anciennes : lois sur les blés (corn laws) dès 1673 renouvelées en 1689 ; mais aussi sur d'autres produits. Les causes de la faveur des mercantilistes pour ces primes sont: chez J. Houghton : la défense des intérêts agricoles, et H. Home la concurrence française sur les blés.

La critique a porté sur l'effet supposé sur les entrées de métaux précieux. Soit :



La thèse des « industries naissantes » ou « dans l'enfance », qu'il convient de protéger est fréquemment située au XIXe, et rapportée à A.Hamilton, F.List, ou J.S Mill. En fait elle est plus ancienne et était exprimée dans un contexte où les Monopoles avaient le privilège de

créer de manière hasardeuse des activités nouvelles. On la rencontre dès 1645 : *A discourse ... for the enlargement and freedom of trade*, 1645.

Parmi les présentations anciennes de la thèse (dont un exemple sont les manufactures de lin), Viner mentionne plusieurs travaux de : Andrew Yarranton (1677), William Wood (1718), Arthur Dobbs (1729), David Bindon (1738), Josiah Tucker (1757), Steuart (1767). Adam Smith réalisera quant à lui une critique générale du protectionnisme.

6- Mercantilisme et protectionnisme

Assimiler le mercantilisme au protectionnisme, nécessite de comparer les formes de protectionnisme moderne et mercantiliste. Elles ne sont que partiellement comparables bien qu'ayant une forte parenté.

Le protectionnisme moderne est centré sur les importations d'une marchandise particulière (ou d'un groupe de marchandises), à interdire en vue de protéger la production et l'emploi national. Donc pas de référence à la balance, ni à son solde et à l'entrée ou sortie de métaux précieux.

Mais les arguments avancés à cette fin, était ceux des mercantilistes, dès le XVI^e siècle (l'origine du terme « *protection* » remonte à Asgill – 1719-). Ainsi, l'argument de l'emploi au XVIII^e. Renforcé par celui de la balance (parfois mis en contradiction).

Les mesures législatives modernes et anciennes sont également assez proches. La partition semble être :

_ chez les modernes : privilège aux prohibitions absolues des imports, et traités et tarifs commerciaux moins importants ;

_chez les anciens : prohibition des exportations ; taxes et droits de douane beaucoup plus élevés ;

La qualité de l'argumentation étant la même aux deux époques.

VIII) L'EFFONDREMENT DU MERCANTILISME ?

1- Self-regulating mechanism of specie distribution (SRMSD): mécanisme auto régulateur de la distribution des espèces (autrement dit la TEABC).

(ou encore : la généralisation de la TQM classique (ou PSFM *price specie flow mechanism*) : relation de causalité et de proportionnalité à long terme entre la quantité de monnaie en circulation et le niveau général des prix.).

Avec Hume et Smith est consacré l'effondrement du mercantilisme. Dans les faits il avait déjà eu lieu, puisque aucune doctrine proprement mercantiliste n'avait pu s'édifier du fait des dissensions et des critiques. Le SRMSD a cependant été une cause principale, sinon la cause, de l'effondrement. Viner discute la priorité de l'énoncé premier, entre Hume et Cantillon, pour trancher sur Hume³². Mais dit il plusieurs auteurs précurseurs ont contribué plus que lui à son édification.

Le niveau des prix satisfaisant une balance en équilibre (Export et Import en valeurs) est toujours atteint automatiquement par le jeu même de l'échange. Il n'y a donc pas lieu de se fixer sur la variation du stock de métaux pour atteindre ce niveau de prix d'équilibre (Ce que Hume qualifiera de « chimère). Car :

- Une entrée de métaux précieux accroît les prix et une sortie diminue ceux-ci relativement aux prix étrangers. Les Exportations et importations varient en conséquence. Pour deux échangistes, les variations sont symétriques.

³² Rejoignant l'opinion de Marx et Engels, nous pensons qu'il s'agit plutôt de Vanderlint. Ce qui atténue, voire remet en cause, la thèse de l'effondrement du mercantilisme. Voir chapitre 1 bis de ce cours.

- Il faut admettre les 5 propositions ci-dessous pour considérer le SRMSD comme base de la réfutation du mercantilisme.
 - Reconnaître que le solde de la balance doit être réglé en espèces (métaux). Ce que disaient les mercantilistes.
 - Reconnaître que la quantité de monnaie est un déterminant des prix. C'est-à-dire le quantitativisme. On sait (supra) que les mercantilistes défendaient la TQM.
 - Ce sont les 3 propositions suivantes qui ont nécessité une évolution des idées
 - *Proposition 1* : Reconnaître que X et I en volume dépendent des prix relatifs (nationaux et étrangers)
 - *Proposition 2* : Intégrer théoriquement les propositions 1 à 3 dans un SRMSD
 - *Proposition 3* : Réaliser que cette nouvelle théorie (qui est un élargissement de la TQM à l'échelle internationale) détruit les bases de l'ancienne préoccupation concernant l'adéquation de la quantité de monnaie en circulation, en la réduisant à une question de long terme. A court et moyen terme c'est un faux problème.

Car le SRMSD comme tel n'a que vaguement été pressenti. Viner cite toutefois More (1523), pour qui le problème de la pénurie de métaux est un faux problème, dans la mesure où circulent les marchandises, lesquelles attireront toujours la monnaie. Ainsi que John Houghton qui intelligemment fait remarquer qu'il n'est pas nécessaire au souverain de thésauriser l'excès de monnaie pour protéger sa valeur, il lui suffit d'en élever la valeur.

2- La proposition 3 : Variantes mercantilistes du SRMSD

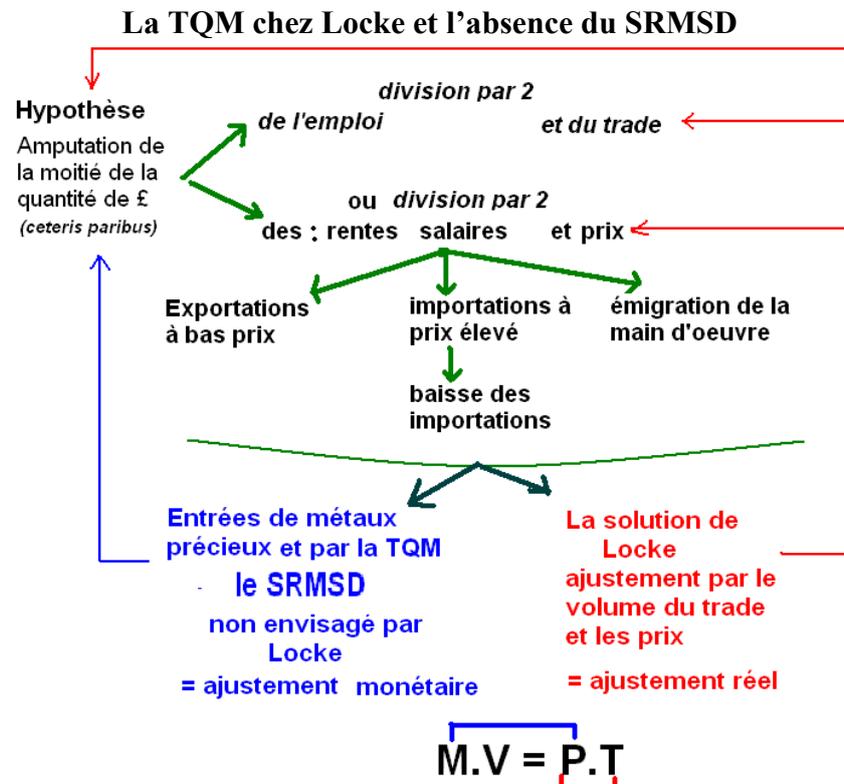
a) Pseudo variantes, dont *la thèse de J. Locke*

Les mercantilistes avaient tôt formulé la relation entre le bas niveau des prix et la hausse des exportations (versus haut niveau et import). Mais ce n'est qu'à la fin du XVIIe qu'il est admis que le solde de la balance commerciale dépend des prix relatifs. Ainsi Malynes (1601 : « *Treatise of the canker* (fléau) » a curieusement (eu égard à sa conception générale) presque formulé le SRMSD (ou TEABC). Mais c'est pour dénoncer les coéchangistes (qui manipuleraient les prix). De même pour la TQM, Edward Misselden (« *Free trade* » -1622) traite t'il de la dépendance de la valeur de la monnaie vis-à-vis de sa quantité. Mais il entend par valeur, sa valeur nominale (« *mint par* ») et non son « *purchasing power over commodities* ».

Viner remet en cause l'idée commune selon laquelle « *Some considerations of the lowering of interest* » -1691- de Locke inaugurerait le SRMSD. En posant la question de monnaie suffisante à un minimum de commerce rentable (« *a certain proportion between (..) money and trade* »). Ce qui suppose une quasi égalité des prix avec l'étranger. Car, selon Locke, soit les marchandises seront vendues à très bas prix, soit le commerce continuera son cours, alors qu'il n'y a pas de monnaie suffisante pour l'acquérir à un prix aussi élevé que celui imposé par les prix étrangers.

Il ne dit rien quant à la nécessité d'une distinction entre le souhaité et le possible quant aux prix relatifs (nation et étranger), ni rien qui fasse penser que la situation initiale possède ses propres mécanismes d'auto correction (par l'intermédiaire des prix, de la balance ou des flux de métaux). Or Locke disposait de la TQM pour aller vers le SRMSD, qu'il manque d'utiliser, pour admettre à la place que les désajustements importants entre prix et quantités de monnaie

devaient, sans doute de façon permanente, être corrigés par la variation du volume du trade et du niveau des prix. (Autrement dit sa variable d'ajustement est « réelle » : T).



Le principal apport de Locke a trait au taux de change. Entre deux pays, celui-ci dépend de :

- du solde de la balance, c'est-à-dire de la balance des paiements
- et du *plenty of money* (qu'il assimile *au capital liquide* ou *liquidités*)³³, lequel influe inversement sur les opportunités d'investissement profitables³⁴.

Ce qui lui permet d'exposer très clairement les *limites au-delà desquelles le taux de change ne peut aller sans entraîner des flux de capitaux*. Bien que l'exposé de ces limites ait été déjà établi dès le XVIe.

b) Variantes et formulation explicite par I. Gervaise

Le SRMSD a été exposé par D. North : « *Discourses upon trade* » - 1691. Mais il n'est pas celui de la conception moderne, et ne constitue pas une explication de la distribution internationale des espèces. « *When money is scarce, bullion is coined ; when bullion is scarce, money is melted* », mais sans que ceci ne soit rapporté aux mouvements des prix et de la balance.

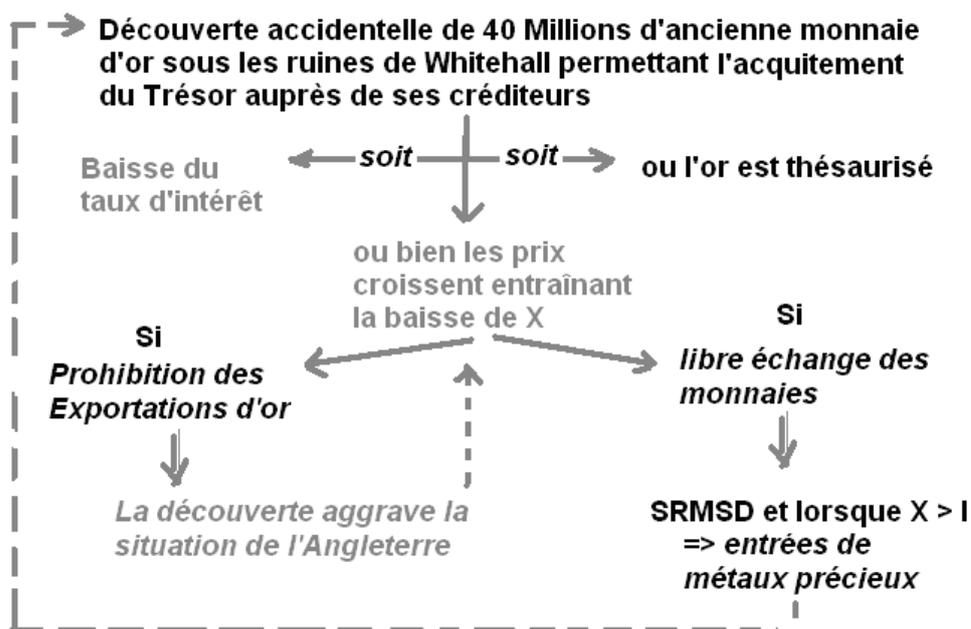
De même Samuel Pratt en 1696, William Wood en 1718, et H. Chamberlain en 1696.

Wood : « *A survey of trade* »-1718. L'auteur suppose une fiction qui devient réalité avec le mécanisme :

³³ Note : Cette assimilation du plenty au capital liquide doit signifier une forte préférence pour la liquidité, donc un taux d'intérêt élevé, ou une valeur élevée de la monnaie, ou de son pouvoir d'achat.

³⁴ Qui dépendent également de ce taux de l'intérêt élevé, et seront donc limitées puisque le profit espéré est moindre que la détention du capital liquide.

SRMSD façon W. WOOD (1718)



Mais c'est l'Essai de Isaac Gervaise : « *The system or theory of international trade of the world* » de 1720 qui constitue l'exposé le plus élaboré. Il explique la distribution « naturel » ou proprement internationale des espèces par le SRMSD (schema 1) et considère le rôle du crédit (schéma 2).

Schéma 1 - Le SRMSD de Gervaise

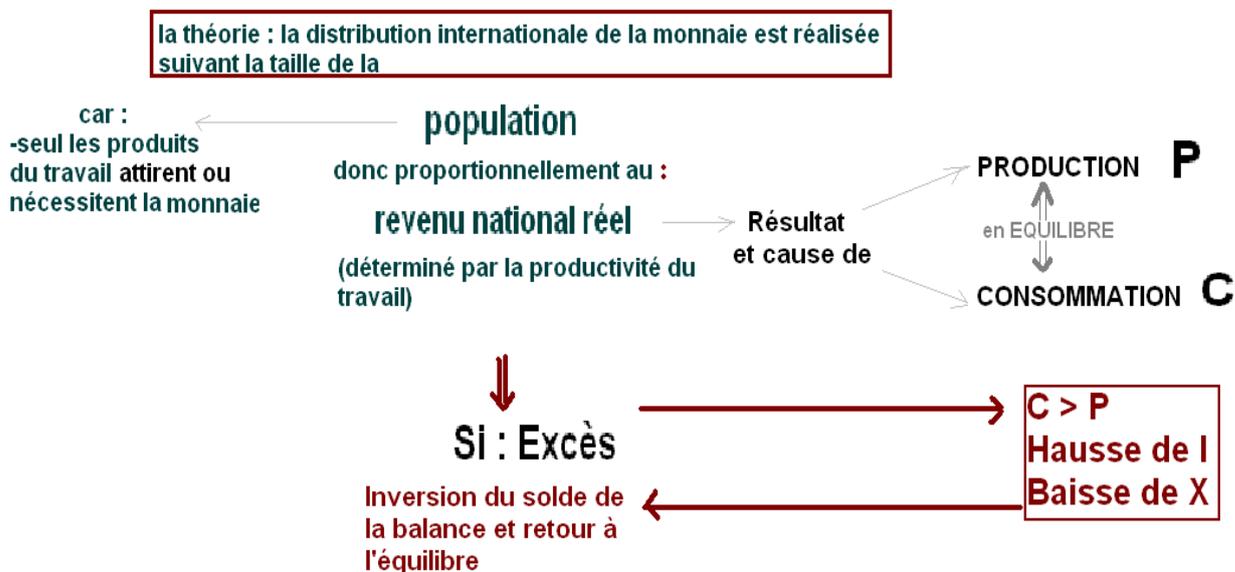
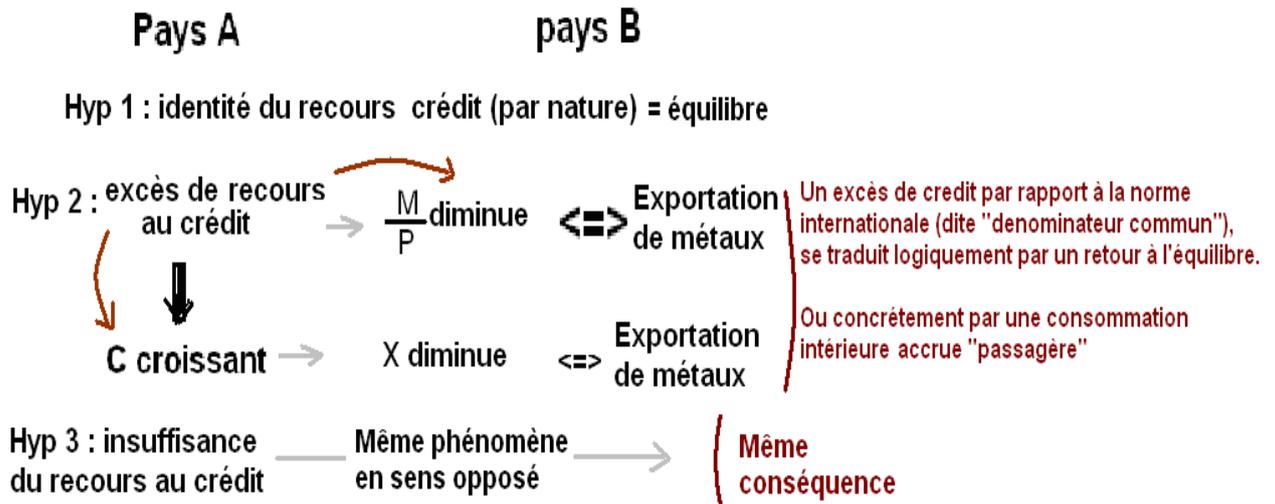


Schéma 2 - Le rôle du crédit



Leçon : Le jeu naturel de la balance rétablit donc toujours l'équilibre.
L'exception non durable : si parallèlement à la hausse de C les stocks de matériel et de produits finis s'effondrent.

Le mécanisme de rééquilibre de la balance est aussi expliqué en termes d'arbitrage dans l'échange international entre : monnaie – marchandises.

Excès de crédit → rareté des espèces → faible valeur de la devise → achat compensatoire de marchandises (A) par l'étranger (B) et vente à l'étranger (C)

Mais la hausse du coût en travail et des prix de (A) en devise annule le gain potentiel de (B).

Ce sera donc le critère de l'identité du prix relatif du travail qui décidera B à échanger avec (A). Mais la baisse corrélative du prix du capital (matériel) de (A) peut pousser d'autres échangistes (C ou D) à les acquérir avec la devise dévaluée, jusqu'à ce que l'équilibre de leur prix international soit rétabli.

Parvenu à ce point, Gervaise bute sur l'explication de l'équilibre qui se produirait alors lorsque les échangistes n'ont pas la même base d'émission : A = Or + crédit et B = un étalon métallique !

Néanmoins, Gervaise est celui qui a le mieux intégré dans le SRMSD : la balance, la production et la consommation, le rôle des taux de salaires et du taux de change (y compris dans l'hypothèse du crédit international). En le rapprochant plus du REVENU, que des PRIX. Ce que ne fit pas HUME crédité pourtant d'avoir fourni l'exposé le plus éclairé du SRMSD.

T. Prior (« *Observations on coin in general* »-1730) expose de manière précise la moitié du mécanisme : « *if so much treasure shall flow for any considerable time in the same channel, it may put an end to that trade* », à propos de la Cie des Indes qui draine l'argent européen vers l'Inde, risquant de tuer le commerce indien lui-même par la hausse des prix.

J. Vanderlint est supposé par Viner n'exposer que de manière dispersée le mécanisme, et non a « compact statement ». De plus il discréditerait ce mécanisme dans le cas où il

augmente les prix, proposant comme solution la reconversion de l'or dans les arts lorsque la balance est favorable³⁵.

c) La concrétisation : la théorie du commerce internationale de D. Hume³⁶, 1752 –
« *Political discourses* » –

La théorie du commerce international reposant sur le SRMSD est établie de manière cohérente par Hume. Il reprend les exposés antérieurs mais avec clarté, et en cohérence avec ses autres théories.

Ce qu'il intègre de nouveau est notamment :

- l'influence de la variation du taux de change sur le trade
- l'existence du SRMSD à l'échelle nationale, entre districts, mais sans en tirer toutes les conséquences (sur la quantité de monnaie à long terme dans un pays)
- Sans exposer pleinement les causes, il limite le crédit à celui fondé sur des dépôts en or (ou en métaux : *hard money*). Tout excès se traduit par une sortie d'or. Il reste donc partisan de l'accumulation d'un stock d'or (ce qui lui vaut la critique de H. Lloyd : « (...) *money can't go out without receiving an equivalent* »-1771).

Cette accumulation agit positivement sur le trade et l'industrie, malgré le SRMSD. Ce qu'il reconnaît dans une lettre à Montesquieu (1749). Et de même, dans la lignée de Potter-Law (Le crédit en rendant l'emprunt facile et rapide peut permettre une hausse des ventes (elle-même intensifiée) à profit amoindri. La hausse de la quantité de monnaie n'entraîne alors pas de hausse des prix et donc la valeur de la monnaie ne décroît pas – cf. supra-) il formule la « période intermédiaire) dans l'hypothèse d'un afflux normal (« *not too sudden* »), dans une lettre à J. Oswald (1750).

- Après Hume, les références au mécanisme sont très fréquentes, et mieux présentées.

Ainsi, -1755- Patrick Murray (Lord Elibank) réfute sur la base de la TQM le crédit, du fait de la hausse des prix et de la baisse des exports. Et montre par opposition le « *perfect level and equality throughout the whole* » réalisé à l'issue d'ajustements causés par le "*plenty of real money*".

-1757 : Harris présente une version excellente du mécanisme, en restant mercantiliste, c'est-à-dire en n'envisageant pas les conséquences d'une sorties de métaux, puisqu'il suggère la thésaurisation³⁷.

-1774 : G. Whateley (« *Principles of trade* »), par contre se détache du mercantilisme et fait un bon exposé du SRMSD.

³⁵ Ce qui est un peu court. Le « compact statement » existe pourtant. Simplement il est situé dans la description de l'équilibre macro dynamique à l'échelle internationale, et qui constitue le cœur de la thèse de Vanderlint. Ce qui signifie que l'auteur a dépassé les préoccupations de son temps (le SRMSD pour lui-même) en posant la question de l'équilibre macroéconomique, en relation avec la formation (ou distribution) des revenus (rente, salaire et profit).

³⁶ Nous consacrons à l'œuvre de HUME le chapitre 1 bis de la première partie (section 2) de ce cours.

³⁷ Ainsi, rester mercantiliste ou pas quand on a formulé une théorie du commerce international, plus ou moins proche du SRMSD, c'est dans le premier cas : occulter le problème des sorties de métaux (« *an outward drain of money* »), en préférant la thésaurisation (« *hoarding* »), et dans le second conclure à l'équilibre automatique qui lui-même signifierait l'adhésion à une autre conception de la richesse.

En conclusion :

Vanderlint, Wood, Harris, mais aussi Hume exposent et défendent le SRMSD, s'agissant de la circulation (ou des flux), mais conservent la préoccupation mercantiliste de la hausse et du maintien de la quantité d'or dans le Royaume (celle du stock).

Les deux critiques du mécanisme après Hume sont R. Wallace et J. Steuart.

-Wallace (1758) c'est la monnaie bancaire ou crédit, dont la croissance doit accroître le trade, à l'opposé de ce que dit Hume ;

-Steuart (1767), c'est la critique de la TQM : *les prix dépendent selon lui de la demande et de l'offre*. Son adhésion au SRMSD, est sur le mode de North (excès-thésaurisation/rareté-circulation). Soit ΔM^- → effondrement de l'industrie, et de leurs travailleurs → chute des prix → si export généralisation de la famine. Inversement en cas de ΔM^+ , la thésaurisation empêche la hausse des prix.

La correspondance (1758) de Hume et J. Tucker montre que l'effet de la croissance de M sur le trade, n'est analysé, à cause de Tucker, que comme un rapport entre pays riches et pays pauvres.

3) La « liberté naturelle » chez les mercantilistes ou le « laisser faire »

Aucune des trois caractéristiques majeures du libéralisme n'a manqué à la pensée mercantiliste : *libérer le marché* (ou la *loi de l'offre et de la demande*), *libérer la monnaie* (ou le *taux de l'intérêt*), *libérer les échanges* (ou la *liberté commerciale*). On expose ci-dessous les thèses ou travaux principaux, et échelonnés dans le temps (XVIIe-milieu XVIIIe), en mentionnant le cas échéant les causes de leur non adhésion à un « pur libéralisme ».

a) *Libérer le marché* : La loi de « Davenant-King » (1696)

La « *loi de l'offre et de la demande* » est, on le sait, le principe central du libéralisme économique. Du point de vue des consommateurs ce principe prend la forme de la *loi de la demande*. Cette loi stipule une relation inverse entre la *quantité demandée d'un bien et son prix*, soit $q_d^i = f(p^i)$ telle que $(dq_d^i/dp^i) < 0$. La formalisation mathématique de la *fonction de demande* est tardive. C'est A.A Cournot qui initie au début du XIXème, une telle fonction, laquelle deviendra la fonction et la courbe d'Alfred Marshall (fin XIXème) (voir dans ce cours partie 2 : la révolution marginaliste).

Au XVIIIème siècle le mathématicien Daniel Bernoulli avait déjà démontré la *loi de l'utilité marginale décroissante* (1738).

Toutefois, ce sont les travaux des premiers économètres, qui à la suite de William Petty, ont initié la « *loi de la demande* » (ou « *modèle de la demande* »). Cette découverte est dénommée « *Loi de Davenant-King* ».

Charles Davenant (1656-1714) fut l'élève de Petty et son continuateur. Il infléchit la pensée de Petty vers le mercantilisme et reste ambiguë dans son adhésion au libre-échange. Décidé à intégrer la C^{ie} des Indes Orientales, il prend sa défense en retournant aux thèses de Mun (excédent de la balance) dans « *An Essay on the probable means of making the people gainers in the balance of Trade* » de (1699). Sa célébrité est surtout due à la découverte de

« la loi de la demande ». La dite loi fut peut être inventée par son ami Gregory King (1648-1712), et pour cela dénommée « loi de Davenant-King »³⁸.

La loi de Davenant-King ne consiste pas à répéter l'enseignement scolastique, suivant lequel une diminution de la récolte de maïs augmente le prix. Il s'agit plutôt d'une liaison fonctionnelle (une fonction), définie quantitativement par le différentiel de variation ci-dessous³⁹ :

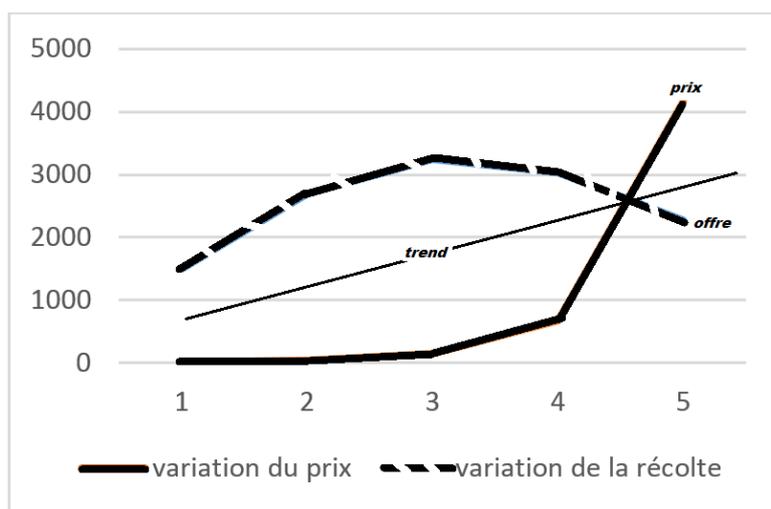
We take it, that a defect in the harvest may raise the price of corn in the following proportions :

Defect.	}	Raises the price	Above the common rate.
1 Tenth			3 Tenths.
2 Tenths			8 Tenths.
3 Tenths			1. 6 Tenths.
4 Tenths			2. 8 Tenths.
5 Tenths	4. 5 Tenths.		

L'extrait met EXPLICITEMENT en relation la variation (en 1/10^e) des quantités offertes de maïs (ou récolte), et celle du prix du maïs, soit :

Variation des quantités offertes	0,1	0,2	0,3	0,4	0,5
Variation du prix	0,3	0,8	1,6	2,8	4,5

La représentation graphique de cette relation explicite correspondante serait la suivante :
Graphique 1 : Conséquences d'une pénurie d'offre de maïs sur le prix du maïs (Davenant-King)



³⁸ G. King : « *Natural and Political Observations and Conclusions upon the State and Condition of England* » - Manuscrit, 1696. Il est considéré par Richard Stone (1996) comme « le premier grand économiste statisticien ». La « loi de Davenant-King » serait donc l'origine de l'économétrie moderne.

³⁹ Extrait de C. Davenant : « *The political and commercial works of C Davenant* ». Davenant ne se limite pas à la seule estimation de la demande. Il évalue le budget du royaume en 1688, la consommation de viande, ainsi que le stock de métaux précieux en Angleterre et à l'étranger. <https://archive.org/details/politicalandcom00davegoog>

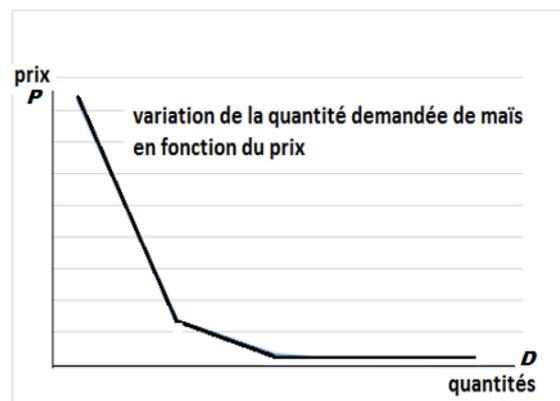
On lit qu'à mesure de la raréfaction de l'offre « O » (pointillés), le prix du maïs « P » (trait plein) augmente, soit : $\Delta O \rightarrow \Delta P$. Cette corrélation EXPLICITE suppose une norme, laquelle apparaît graphiquement sous la forme du « trend » ou « tendance » (dénommé dans l'extrait plus haut : « *common rate* ») . Elle s'accompagne donc d'une relation IMPLICITE relative aux besoins ou à la demande de maïs ; Davenant exprime celle-ci lorsqu'il met en relation la conséquence de la pénurie (donc le prix élevé) et la demande des pauvres (ou « D »). Ces derniers sont exposés, dit-il, au manque de nourriture, ou à une nourriture malsaine.

Les deux relations (explicite et implicite) conjuguées peuvent donc s'écrire :

$\Delta O \rightarrow \Delta P \rightarrow \Delta D$ ou en termes de variation $\Delta O^- \rightarrow \Delta P^+ \rightarrow \Delta D^-$ ou « loi de Davenant-King »

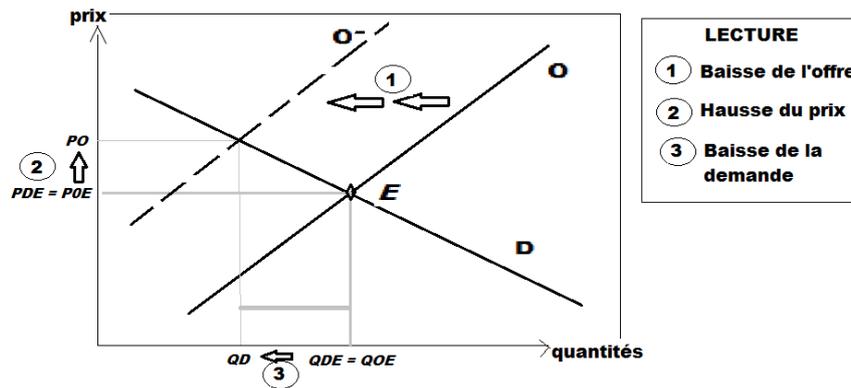
Cette démonstration montre alors une possible parenté de la « loi de Davenant-king » avec la « courbe de demande » marshallienne. Ce que suggère le graphique 2 ci-dessous d'une « courbe hypothétique de Davenant-King » issue du graphique 1:

Graphique 2 : Une courbe marshallienne de « Davenant King » ?



La conjugaison des deux relations conduirait en outre à interpréter le graphique 1 comme celui d'un équilibre marshallien « en ciseaux ». En assimilant la raréfaction de l'offre à un déplacement de la courbe (supposée linéaire), cet équilibre serait celui du graphique ci-dessous :

Graphique 3 : L'équilibre partiel de l'offre et de la demande de maïs



Si à l'équilibre (ou trend) « E », la récolte (et donc l'offre) diminue (en se déplaçant vers la gauche, de O vers O'), alors apparaît une différence entre le nouveau prix de l'offre (P_O) et le prix de demande (P_{DE}). La demande (Q_{DE}) étant constante et égale au trend, se voit rationnée. La pénurie de maïs est alors égale à la différence (Q_{DE} - Q_D) > 0. On retrouve bien la relation implicite donnée plus haut :

$\Delta P^+ \rightarrow \Delta D^-$, soit dans le graph 3 : $P_0^+ \rightarrow Q_D^-$.

Ou en faisant tendre O' vers O', alors P' et D' (c'est-à-dire en inversant toutes les flèches)

Ce débat a eu lieu suite à la publication du texte de Davenant par G. Chalmers en 1804, et surtout durant la période marginaliste

Cette hypothèse des « ciseaux » a été contestée, car :

- La demande marshallienne est subjective, et donc qualitative et instantanée, et non quantitative. Seuls des points représenteraient la supposée courbe de Davenant-King.
- Les données statistiques de Davenant-King sont localisées et datées, et non générales et traduisibles en « loi ».

La contestation a été d'autant plus forte à l'aube du « marginalisme » (Jevons discrédite la « loi », alors que Wheweel la défend).

Cependant, la « loi de Davenant-King » a pu être démontrée dans la période postérieure, par G.U Yule en 1915. L'auteur a proposé d'écrire la fonction de demande : $y = -2,33x + 0.05x^2 - 0.00167x^3$.

Et, les méthodes empiriques de Davenant et King, ou « *statique comparative* », mises en œuvre par H.L Moore en 1914 ont effectivement permis d'estimer de multiples fonctions de demande modernes. Il s'agissait de rendre le système mathématisé de Leon Walras, opérationnel sur le plan statistique.

- b) Libérer la monnaie et l'intérêt : le débat monétaire : Josiah Child (1630-1699), John Locke (1632-1704), Nicolas Barbon -(1640-1698)

1- Josiah Child et le taux d'intérêt minimum

Marchand aisé, gouverneur de la C^{ie} des Indes orientales, Josiah Child fait l'apologie de sa Compagnie en termes mercantilistes. Il suggère de considérer la balance nationale (« *overall balance of trade* »), et non celle spécifique entre deux pays, justifiant ainsi le solde de la C^{ie}. Cette approche multilatérale des échanges fait considérer son point de vue comme celui d'un partisan du laisser faire. On a aussi souligné sa virulente critique des monopoles accordés aux villes et aux guildes, à l'exception du monopole de la C^{ie} des Indes.

Si le pur laisser faire réside dans l'affirmation du SRMSD (équilibre automatique de la balance), Child en est loin cependant. Car, Il émet des réserves sur l'exportation d'or et

d'argent (donc la libre circulation des monnaies). Sa réputation de libre échangiste, bâtie au XVIIIe par sa traduction en France par Vincent de Gournay lors de sa défense du « laisser faire », est excessive.

C'est sur la question du taux légal de l'intérêt qu'il dévie de l'orientation libérale et du laisser faire.

Comme le montre le bref historique donné ci-dessous, de la législation anglaise sur le taux de l'intérêt, on peut appeler *orientation libérale du taux de l'intérêt*, la reconnaissance par Petty (repris par Locke) de *l'inutilité de toute législation sur le taux de l'intérêt*, dans son œuvre le « *Quantulumcunque relatif à la monnaie* » en 1682. Programme opposé à celui de Child.

***De la prohibition théologique de l'intérêt
aux thèses économiques sur la baisse du taux de l'intérêt***

787 – Condamnation de l'intérêt par deux synodes

[1216-1272](#) règne d'Henri III Plantagenêt : début de l'élaboration des lois canoniques (Théobald : Bishop de Canterbury) contre l'usure

1364 sous Edward III ([1327 – 1377](#)): *Ordinatio contra usurarios* dans la Cité de Londres,

1390 Autre acte de condamnation du prêt à intérêt

1487 Acte plus rigoureux, contre les astuces déviant l'interdiction, mais en vain

1495 Loi conventionnelle pour punir de l'usure. *Cette loi sanctionne dans la pratique ce qu'elle prétend condamner.*

1595 sous Henry VIII : Légalisation du prêt à intérêt, dans la limite maximale de 10%.

1552 Reconnaissance par Elisabeth Iere de la légalité du prêt à intérêt dans la limite de 10% puis 8% (1624)

1651 baisse de la limite maximale à 6%

1668 Sir Josiah Child aborde le sujet

« *New Discourse of Trade* », sous le titre

: « *Some brief Observations concerning trade and interest of money* ».

Pour égaler en puissance la Hollande, l'Angleterre doit réduire le taux de l'intérêt à 4%

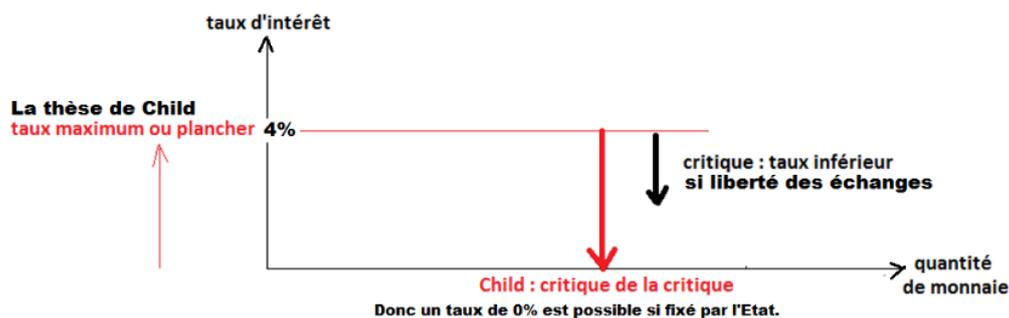
1682 Sir W Petty « *Quantulumcunque relatif à la monnaie* » condamne toute régulation du niveau de l'intérêt. Child confond la cause et l'effet.

1691 John Locke reprend le point de vue de Petty, dans « *Considerations...* » ou

« *considérations sur l'abaissement de l'intérêt et l'élévation de la valeur de la monnaie* »

Josiah Child adopte ce qui a été un des programmes préférés des mercantilistes : la diminution au plus bas du taux maximum de l'intérêt. Ce qui réintroduit les « lois contre l'usure » pour lesquelles Thomas Culpeper avait milité (« *Tracts against the high rate of usury* »-1621) pour obtenir une baisse de 8 à 6%. Le fils de Culpeper contribua en 1668 à une nouvelle baisse jusqu'à 4%, avec le soutien de J. Child (« *Brief observations concerning trade and interest of money* »-1668). Il devait normalement s'ensuivre une relance des affaires et une hausse du prix du sol.

La critique a fait valoir l'inutilité d'une telle intervention, du fait que les échanges conduisent d'eux-mêmes à un taux inférieur au taux maximum (voir Locke ci-après). La réponse ironique de Child est qu'il est alors étonnant que l'Etat n'ait pu avoir la possibilité de fixer un taux maximum à zéro%. Soit :



2- John Locke critique de Child : le point de vue métalliste et le libre échange monétaire

C'est dans un premier essai de 1668, intitulé : « *Some of the consequences that are like to follow upon lessening of interest to four percent* »⁴⁰, que John Locke argumente en faveur d'une conception opposée. Contre Child, il élabore clairement une conception du taux d'intérêt basée sur l'offre et la demande de monnaie, c'est-à-dire sur le libre-échange.

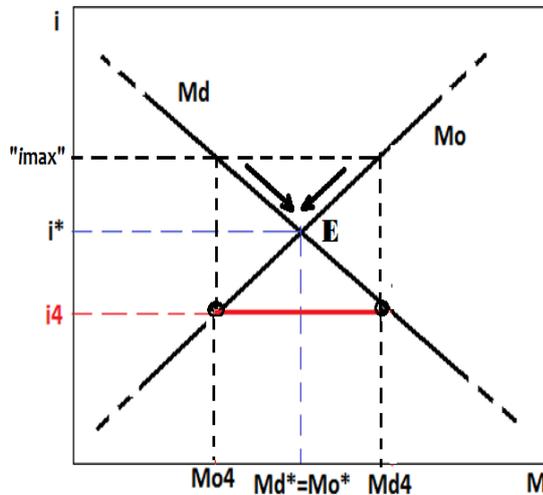
Deux autres essais viendront successivement étayer le premier :

- « *Some considerations of the lowering of interest and raising the value of money* » en 1692
- « *Further considerations concerning raising the value of money* » en 1695.

La thèse de 1668 est : en laissant jouer librement la *loi de l'offre et de la demande de prêts-emprunts*, les échanges convergent vers le *taux naturel de l'intérêt (ou taux d'équilibre)*, et atteignent le *niveau optimal de crédit à l'économie*. Une représentation graphique permet de résumer la démonstration de Locke.

⁴⁰ Lorsqu'il écrit ce premier essai, Locke avait pour mécène Lord Ashley, membre éminent du Conseil royal du commerce et grand représentant à la Chambre des Lords. L'Essai est dirigé contre un autre membre éminent : Child, et contre l'adoption de sa mesure.

taux d'intérêt naturel et ajustement de
l'offre et de la demande de crédit.
- Locke-



légende

l'interventionnisme
 i_4 : taux minimum intuité
 Md4 : demande de crédits au taux minimum
 Mo4 : offre de crédits au taux minimum

le marché
 i^* : taux d'intérêt d'équilibre
 Md* : demande de prêts à l'équilibre
 Mo* : offre de crédits à l'équilibre

COMMENTAIRE

effet de l'interventionnisme
 On lit en abscisse que i_4 entraîne une pénurie de crédit dans l'économie, mesurée par la différence $(Md_4 - Mo_4) > 0$.

effet du marché
 Le jeu naturel des lois du marché conduit à un équilibre décrit par les flèches vers le point E. La caractéristique de i^* est d'être inférieur au taux maximum.

En effet, si $i_4 \Rightarrow Mo_4$ alors existe Md pour Mo_4 à un taux maximum "imax".
 De même, si $i_4 \Rightarrow Md_4$ alors existe Mo pour Md_4 à un taux maximum "imax".

Le taux maximum "imax" n'est pas stable, car $Mo > Md$. Le libre jeu des lois du marché doit conduire à une convergence de l'offre et de la demande vers l'équilibre E.

Sous l'influence de Locke, mais aussi celle de la « Glorious révolution » libérale (1668), la loi instituant le taux minimum est abolie en 1669. Ce qui revivifie le débat :

J. Child réitère par deux ouvrages : le « *Discourse about trade* » de 1690, suivi en 1693 par « *A new discourse about trade* ».

Entre temps, en 1692, Locke publie « *Some considerations ...* », sous le mécénat cette fois de Sir John Somers⁴¹. Avec cet essai le débat dépasse la question du taux de l'intérêt pour concerner la refonte du système monétaire, nécessitée par la crise financière de 1690 (perte de valeur de 1/3 de la monnaie anglaise). La question devient celle du *taux de dévaluation de la livre*.

Deux points de vue s'affrontent : celui des mercantilistes « *Inflationnistes* » (dont W. Lowndes) et celui des partisans d'une « *hard money response* » (dont Locke)⁴². Les premiers suggèrent de réduire le poids des espèces métalliques, et donc d'émettre une masse plus importante (inflation). Sous l'égide du secrétaire du Trésor, William Lowndes (1652-1724) les pièces sont dévaluées de -25%. L'inflation liée à cette dévaluation a été cependant aggravée par la Banque d'Angleterre. Celle-ci a accru l'émission en vue de parer à l'urgence de la réduction du déficit public.

L'autre point de vue est celui des métallistes, partisans d'une monnaie forte (« *hard money response* »). Sommé par Somers de parer le point de vue de Lowndes, Locke rédige son troisième Essai, celui de 1695 (« *Further...* »).

Dès 1692 (« *Some considerations...* ») Il dénonce le caractère illusoire d'une dévaluation accompagnée d'une inflation. Son exemple est celui d'une dévaluation de la livre de 1/20^e. Elle signifie, dit Locke, que 20£ d'aujourd'hui achètent ce qu'achetait 19£ d'hier. Donc le pouvoir d'achat de la monnaie n'a pas changé, contrairement aux attentes des « *Inflationnistes* ».

Dans l'Essai de 1695, il bannit purement et simplement l'arbitraire, la fraude et l'injustice, liés aux manipulations de la valeur de l'Étalon. Il considère celles-ci comme *une rupture de contrat*.

⁴¹ L'un des grands artisans de la « Glorious Revolution », devenu ensuite Premier Ministre.-

⁴² Cette distinction est traitée au paragraphe c) ci-après.

3- Contre Locke : Nicolas Barbon ou la promotion de la Banque et de la Finance

La critique du troisième Essai de Locke, et de ses conclusions, est l'œuvre de Nicolas Barbon⁴³.

Il défendit la thèse du taux minimum à 4%, la même année où Child l'avancait dans son « Discourse about trade » (1690), en rédigeant un « *Discourse of trade* ». C'est pourquoi il réagit contre le troisième Essai de Locke (1695). L'opposition théorique entre les deux (Locke, Barbon) est la suivante :

Thèmes d'opposition	J. Locke	N. Barbon
définition de la monnaie	monnaie marchandise	convention institutionnelle
conception monétaire	métalliste, (hard money)	nominaliste
Inspiration théorique	Scolastique (juste prix=prix de marché)	Inflationniste (voir § d))

L'issue du débat est en 1695 favorable à Locke. Ce qui lui ouvrit les portes du Ministère du commerce⁴⁴. Il quittera cette fonction à la chute du gouvernement Somers.

Toutefois, 'l'échec' de Barbon est passager. Ses vues anti-bullionistes, anticipent le siècle à venir, celui de la Banque et de la Finance, et donc de la malléabilité de la valeur de la monnaie. En accord avec Locke sur le rôle du marché, il s'en écarte par sa conception de la *valeur symbolique* de la monnaie. Défenseur du papier monnaie et du crédit comme moyen de promotion du « trade », il revendique *la baisse du taux d'intérêt* comme mesure permettant d'accroître *le stock de moyens de production (ou Investissement)*⁴⁵.

4) Le « laisser faire » des frères Dudley (1641-1691) et Roger (1653-1734) North : *le prix naturel d'équilibre de la monnaie*

41) North : une praxéologie du laisser faire

Les frères North élaborent une conception axiomatique du « laisser faire », dépassant celle de Locke, d'obédience Tory ou libérale.

Sir Dudley, le plus âgé, membre du gouvernement sous Jacques II écrit en 1691 deux « *Discourse upon trade* », l'un sur le taux d'intérêt, et l'autre (publié et défendus en 1692 après sa mort, par Roger) sur le monnayage. Bien que libérales, en faveur du laisser-faire et fidèles à Locke, ses thèses resteront sans influence. Ce qui n'est pas le cas des écrits pluridisciplinaires de Roger North, publiés anonymement en 1692, puis en 1742 (Musique, Droit, Constitution, Philosophie, Sciences...). Ce n'est qu'au début du XIXe siècle que James Mill et J. Ramsey Mac Culloch, feront entrer avec éloges, ses travaux et donc ceux de son frère Dudley, dans l'histoire de la pensée économique. Les raisons sont nombreuses. Mentionnons les éléments majeurs chez Dudley, tels que Roger les met en valeur :

⁴³ Barbon était Entrepreneur, magnat de l'assurance incendie, et théoricien de la Banque Foncière.

⁴⁴ Locke a été soutenu dans sa lutte par son ami Isaac Newton (1642-1727), mathématicien à Cambridge, et Maître des Monnaies.

⁴⁵ J.A Schumpeter et J.M Keynes feront pour cela l'éloge de l'œuvre de Barbon.

1-Le caractère novateur de sa *méthode de l'analyse économique*, dite *praxéologique*, L'adopteront : R. Cantillon, J.B Say, W.N Senior. Au XIXe, elle devient avec la praxéologie de L. Von Mises une axiomatique : déduction logique de vérités partant d'axiomes. R. North attribue cette méthode à Descartes.

2-L'analyse des échanges basée sur cette méthode, soit :

L'échange est toujours échange de surplus (ou excédent).

On échange la richesse véritable : des marchandises produites, au moyen de marchandises particulières⁴⁶ pour jouer le rôle de monnaie (or et argent).

Si or et argent sont des marchandises, alors leur valeur obéit à la loi du « juste prix », donc à celle de l'offre et de la demande⁴⁷.

Ces axiomes conduisent à *une conception du taux d'intérêt* comme *prix de marché de la monnaie*. Ceci par simple analogie entre deux formes d'accumulation de la richesse : la terre qui rapporte une *rente*, et la monnaie dont le prix est *l'intérêt*.

Cette conception est purement libérale, et dénonce l'interventionnisme. Décréter un taux minimum d'intérêt ne permet pas d'accroître l'offre de capital. C'est au contraire l'abondance de capital qui permet de diminuer l'intérêt.

3-Sans traiter la question du monnayage, il émet cependant un point de vue anticipateur des thèses monétaires (métallistes) des classiques, Smith et Ricardo. Ainsi les plaintes relatives à la rareté de la monnaie doivent-elles être considérées comme biaisées : les marchands parlent de leurs prix insuffisants, les consommateurs de leur faible niveau de consommation.

Toutefois, Dudley North ne parvient pas à une explication satisfaisante de la *quantité de monnaie suffisante pour une nation*. Il pense que tout niveau d'équilibre de l'offre et de la demande de monnaie est optimal. Son erreur est d'éliminer l'influence de la demande de monnaie sur le prix de la monnaie⁴⁸.

42) L'offre de monnaie et le prix naturel de la monnaie

Le « laisser faire » en matière monétaire est néanmoins formulé clairement par Dudley North, car il démontre clairement la manière dont s'établit *l'offre de monnaie*.

L'arbitrage est réalisé dans un système monétaire bimétalliste (or et argent), en considérant d'une part *la valeur des espèces frappées* (« c » ou « coins »), et le cours des métaux précieux (« b » ou « *bullion* »). Les quantités demandées respectives sont fonction du prix, soit :

$q_b = f(p_b)$ et $(dq_b/dp_b) < 0$ la rareté des métaux précieux élève leur cours ou prix.

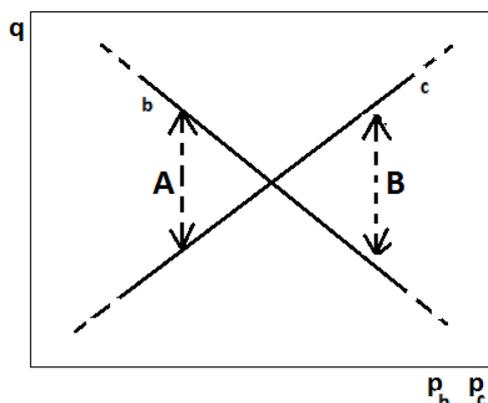
$q_c = f(p_c)$ et $(dq_c/dp_c) > 0$ avec p_c désignant la valeur des espèces frappées. Cette valeur est déterminée conjointement par leur *poids* (en métal) et par *l'Institut d'émission* (ou Mint), de sorte que : une rareté de « c » est équivalente à un excès de « b » ; et à l'inverse une abondance, est équivalent à une rareté. Soit de façon sommaire l'illustration graphique (N°1) :

⁴⁶ Par leurs qualités : finesse, rareté, impérissables, et stockable.

⁴⁷ On retrouve donc Locke et la Scolastique, c'est-à-dire les enseignements de « *Secunda secundae* » dans la « Somme Théologique » de Thomas d'Aquin. Le « juste prix » étant celui qui satisfait aux deux espèces de justice : *distributive* et *commutative*.

⁴⁸ Une hausse de la demande de monnaie élève en effet le prix de marché de la monnaie, donc parallèlement diminue les prix des biens. L'effet total est alors une hausse de la valeur de chaque unité monétaire.

Graphique 1
Valeur des espèces frappées
Cours des métaux

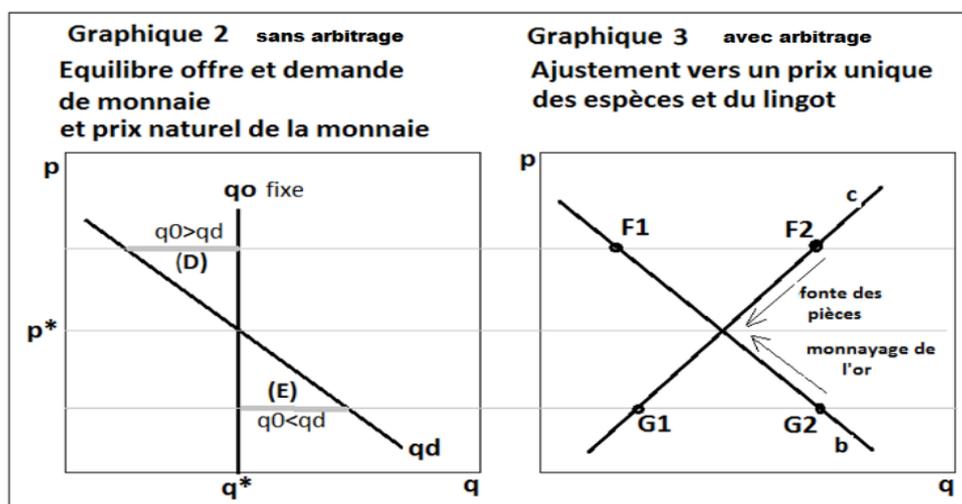


Ces fonctions étant admises, on illustre ci-dessous le mécanisme de *détermination du prix naturel d'équilibre de la monnaie* (dénommé p^*), tel qu'il résulte du « trade » (ou échange).

Dans le graphique N°2 (ci-dessous à gauche) est décrit simplement l'équilibre entre l'offre (unique : pièces et lingots confondus) ou q_o , et la demande de monnaie, en considérant l'offre comme fixe (une quantité donnée à un moment du temps). La demande de monnaie est quant à elle une fonction inverse du prix et s'écrit : $q_d = f(p_d)$ et $dq_d/dp_d < 0$.

Le graphique N°3 (ci-dessous à droite) explique la détermination du prix naturel, en considérant cette fois la possibilité d'un arbitrage entre *espèces monnayées (c)* et *lingots (b)*, et non pas une offre unique sur le marché.

C'est la liaison des graphiques 2 et 3 qui constitue la démonstration⁴⁹ :



Au total, ce sont les déséquilibres issus des besoins du « trade », entre l'offre et la demande de monnaie (graphique 2) qui entraînent un processus d'ajustement vers le prix naturel de la monnaie (graphique 3). Il ne peut y avoir que deux types de déséquilibre illustrés à gauche (D ou E) :

-Celui qui conduit à la fonte des espèces, soit : D car $F2 > F1$ ou excès d'espèces monnayées.

⁴⁹ Ces deux graphiques ont les mêmes coordonnées : prix (p) en ordonnée, et quantités (q) en abscisse. Les fonctions représentées sont donc les fonctions réciproques. On notera que le graphique 3 est la reprise du graphique 1, ici complété pour la démonstration.

-Celui qui mène au monnayage de l'or (ou argent) en lingots, soit : E car $G_2 > G_1$ ou excès d'or et d'argent.

Les principes du « laisser faire monétaire » sont bien établis par Dudley North. Les prêteurs et emprunteurs doivent pouvoir exercer librement leur énergie et leur volonté. Il n'est point nécessaire de légiférer contre l'usure ou la circulation monétaire interne et externe.

Les conséquences générales et ultimes du « laisser faire », sont tirées par Roger North : « *it is peace, industry and freedom that brings trade and wealth, and nothing else* »⁵⁰. L'objectif de la croissance n'a donc pas à être légiféré.

c) Origine et nature de la controverse monétaire libérale : la segmentation « Inflationnistes »- « métallistes » chez les mercantilistes (1650-1749)

Avant le XXème siècle, l'histoire des théories monétaires libérales peut très bien se résumer par une longue controverse conduisant à une segmentation entre théoriciens « inflationnistes » et théoriciens « métallistes ». Au cœur de cette controverse, une Institution : la banque et la finance, leur discrédit ou leur éloge⁵¹, et une éthique : laissez faire ou non.

Car, en matière monétaire, il est plusieurs façons de promouvoir le laisser faire. On a coutume d'opposer les *auteurs ou théoriciens inflationnistes* d'un côté, et les *théoriciens de la monnaie métallique* (ou *métallistes*, dits « *hard money response* »), de l'autre. Ce qui les distingue est la place et la fonction accordée à la monnaie de banque, au crédit, et au papier monnaie (billets).

1) Métalliste et cartalistes : la distinction schumpétérienne

Pour aborder cette distinction « inflationnistes / métallistes », la distinction entre « métallistes » et « cartalistes » élaborée par J.A Schumpeter⁵² est utile bien que non suffisante.

Les définitions schumpétériennes sont les suivantes (et résumées dans un tableau ci-dessous) :

Le Métallisme théorique :

« Par métallisme théorique, nous désignons la théorie selon laquelle il est logiquement essentiel pour la monnaie de consister en quelque marchandise, ou d'être « couverte » par elle, en sorte Que la source logique de sa valeur d'échange ou de son pouvoir d'achat soit la valeur ou le pouvoir d'achat de cette marchandise en tant que telle, abstraction faite de son rôle monétaire . En principe .. n'importe quel bien peut être choisi pour jouer le rôle de monnaie ». On pense prioritairement aux métaux précieux.

Le métallisme est donc, en abrégé, la théorie de la « monnaie marchandise ». Ludwig Von Mises a qualifié ce type de théorie de « *théorie catallactique de la monnaie* »

⁵⁰ « Ce sont la paix, l'industrie et la liberté qui fournissent le commerce et la richesse, et rien d'autre ».

⁵¹ que la Banque ait été *privée*, ou *nationale*, comme ce fut le cas de la Banque d'Angleterre dont l'histoire fut celle d'un *équilibriste* de sa fondation (XVIIème) à sa main mise véritable sur la création monétaire (fin XIXème).

⁵² J.A Schumpeter : « *HAE* »-1954 - Tome 1 – Chap VI «*Valeur et monnaie*» - § 2 : « *Recherche fondamentale* » (P. 403-418). Schumpeter dit avoir emprunté les deux termes « métallisme » et « cartalisme » à G.E Knapp (1905), sans plus de précision quant à l'étymologie.

Le « métallisme pratique » consiste à adopter pour politique monétaire, le « métallisme ». La valeur de l'unité monétaire est alors supposée représentée par, et s'échanger contre, une quantité fixe d'un bien donné. L'exemple est l'étalon or.

Le cartalisme théorique et pratique est l'opposé du métallisme. Donc la valeur de la monnaie est ici plutôt conventionnelle, et la monnaie elle-même est un signe de valeur, ou (cf ci-dessous : un « ticket »).

Le cartalisme pratique consiste à adopter pour politique monétaire, l'anti-métallisme. La valeur de l'unité monétaire ne doit pas être supposée représentée par, et s'échanger contre, une quantité fixe d'un bien donné.

Schumpeter attire l'attention sur le fait que théorie et pratique ne convergent pas nécessairement. Un théoricien cartaliste (donc anti-métalliste théorique) peut, selon lui sans contradiction, défendre le point de vue pratique du métallisme⁵³. D'où la difficulté d'un classement des auteurs selon leur tendance (cartaliste ou métalliste). Même s'il semble simple (comme l'ont fait valoir Berkeley au XVIIIe et J.S Mill au XIXe) de désigner comme cartaliste tout auteur qui pense que *la monnaie est ce ticket que le porteur échange au grand magasin social de tous les biens*⁵⁴.

Face à la difficulté d'un classement, Schumpeter en vient à convenir que : « *les opinions relatives à la monnaie sont aussi difficiles à décrire que des nuages aux formes changeantes* ». Il n'explique cependant pas de manière explicite « pourquoi » ? Parmi les causes on peut invoquer : l'absence d'une théorie monétaire rigoureuse et uniforme chez les grands théoriciens eux-mêmes, absence liée à l'indissoluble lien entre les deux sphères de l'économie : la sphère réelle et la sphère monétaire, lien mouvant selon la conjoncture historique (guerres, conquêtes, paix, découvertes aurifères et technologiques, stabilité ou instabilité politique etc...).

L'opposition entre « métallisme » et « cartalisme » chez Schumpeter (résumé)

opposition formes	Métallisme	cartalisme
théorique	Monnaie marchandise	Pas de lien entre monnaie et marchandise = antimétallisme
pratique ou politique monétaire	La valeur de la monnaie est définie par celle de l'étalon marchandise.	La valeur de la monnaie ne dépend pas d'un étalon marchandise. = "monnaie ticket"

cas de non convergence possible (théorie et pratique) souligné par Schumpeter.

2) Les Métallistes aux XVIIe et XVIIIe

⁵³ Par exemple par manque de confiance dans les autorités monétaires.

⁵⁴ Simplicité qui ne suffit pas, car les auteurs mêlent nécessairement théorie et pratique. Nécessité liée à l'étude méthodologique du phénomène monétaire lui-même, qui possède une source « historique » (la ou les marchandises représentatives), et une source « logique » (l'explication de cette représentativité).

Le métallisme théorique a été défendu tout au long des XVII^e et XVIII^e siècle, pour triompher avec Smith, et Marx. Schumpeter rappelle que la source en est Aristote⁵⁵ prolongé dans la Scolastique.

Il est une tradition italienne, représentée par : Scaruffi, Davanzati, Montanari, Galiani et Carli. Beccaria et Veri également, qui ont intégré la monnaie à l'analyse économique.

En Angleterre, les représentants du point de vue métalliste furent Child, Petty, Locke, et au XVIII^e Cantillon et Hume. Les auteurs de quasi « manuels » sur la monnaie au XVII^e sont métallistes : Rice Vaughan : « *A discourse of Coin and Coinage* » - 1635 ; et au XVIII^e : Joseph Harris : « *Essay upon Money and Coins* » (en deux parties : 1757 et 1758). Quant à Jacob Vanderlint, dont l'œuvre se situe entre les deux (1734), outre qu'il transmet l'héritage de Petty et Locke, il anticipe l'œuvre de Hume. Notre présentation (au chapitre 1 de ce cours) montre comment la tradition métalliste, incarnée dans « MALT », accompagne l'éclosion de la doctrine du libre-échange international

3) Les « inflationnistes au XVII^e et XVIII^e

Le groupe des « Inflationnistes » est prioritairement celui des auteurs qui défendent la monnaie scripturale et le papier monnaie (billets), et plus généralement la Banque (privée et/ou nationale). On peut dire qu'ils sont majoritairement « cartalistes » au sens de Schumpeter. Toutefois l'« inflationnisme », tel que l'étudie Douglas Vickers, s'entend de deux manières, selon le type d'offre de monnaie considéré. Il faut distinguer l'inflationnisme du papier monnaie, et celui des prix des biens et services estimés dans un étalon métallique.

31) Les inflationnistes du « papier monnaie »

Ces auteurs mercantilistes concentrent leurs thèses sur la croissance des revenus et du pouvoir étatique. Il en est ainsi de William Potter : « *The Key of Wealth* » (1650), John Law : « *Money and trade considered, with proposal for supplying the nation with money* » (1705), de l'Evêque George Berkeley : « *The Querist* » (1735-37).

Potter est le théoricien de « l'inflationnisme ». Si la monnaie dit-il est par sa quantité bénéfique au Royaume, pourquoi alors ne pas augmenter son offre indéfiniment ? Sa réponse est inspirée par sa fonction gouvernementale au registre des terres. Elle est semblable à celle de Petty : la banque foncière⁵⁶, dont Potter est l'initiateur. Il suggère en effet, de baser l'émission de monnaie de papier sur la terre (plus généralement sur les immeubles, bâtis ou non), et non sur les espèces métalliques. Son scénario est emprunté à celui de la circulation du sang (versus : la monnaie) découverte par William Harvey en 1628. Il est l'introducteur de cette métaphore devenue ensuite commune dans l'histoire de la pensée économique. La circulation monétaire en quantité croissante et à vitesse accrue est une nécessité économique, et concourt à l'enrichissement ou « bien-être » général de la manière suivante :

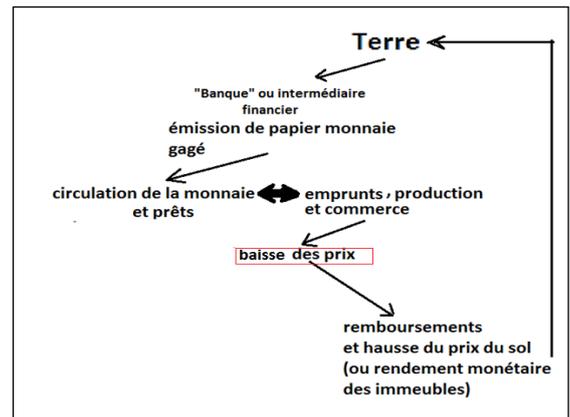
⁵⁵ Les deux textes d'Aristote sont : « *La Politique* » et « *l'Ethique à Nicomaque* ». Schumpeter étudie ces textes aux pages 97 à 111 (HEA Tome 1) : « *L'économie pure d'Aristote* ». Il fait d'Aristote un métalliste en prenant soin de mentionner l'incertitude d'un tel choix. Aristote défend en effet deux théories de la monnaie : métalliste (monnaie marchandise) et conventionnelle (monnaie signe).

⁵⁶ Voir le chapitre Introductif : « *Sir William Petty* ». Si Potter est l'inspirateur de la banque foncière, la création de la première banque de ce type (« The national land bank ») est due à la collaboration entre N. Barbon et J. Asgill en 1680-81). Sa fonction financière étant d'émettre des prêts hypothécaires contre des biens immobiliers. Barbon associera ensuite cette banque avec celle de J. Briscoe, mais sans succès. Un autre plan de banque foncière fut à la même époque celui de Hugh Chamberlain (1693).

Le scénario de la circulation monétaire chez Potter
ou :

*The more money the better,
the faster the circulation the better*

*Plus il y a de monnaie, mieux c'est
Plus vite elle circule, mieux c'est*



On remarque dans le schéma l'hypothèse considérée comme « audacieuse », celle de la baisse des prix due à une hausse de l'offre de monnaie. Potter suppose en effet que la croissance induite de la production va jusqu'à créer un excès d'offre (biens et services) sur la demande, et par conséquent une baisse des prix. Son œuvre anticipe néanmoins celle du théoricien et praticien par excellence de l'inflationnisme : John Law.

La théorie monétaire de John Law (ou John Law of Lauriston : Edimburg 1671-1729), est exposée dans son œuvre de 1705 (ci-dessus) présentée au Parlement Ecossois : « *Money and trade considered...* ». Son point de départ est un projet de Banque foncière et Centrale, basé sur deux arguments : celui de la croissance de l'emploi entraîné par celle de l'offre de monnaie papier, et celui d'une conception antimétalliste et circulationniste de la monnaie (La monnaie est un moyen d'échange et non une réserve de valeur).

Les avantages supposés de l'inflation de papier monnaie résident selon Law dans l'*économie de métaux précieux*, permise ainsi par la Banque. Mais, comme A. Smith plus tard, Law se méprend puisqu'il faudrait alors interpréter la hausse des dépenses en métaux précieux comme *un gaspillage*. Or, elles sont le résultat de l'inflation elle-même.

Par conséquent le premier talon d'Achille de la théorie inflationniste est bien le niveau des prix (sa variation à la hausse).

Le second est le solde de la balance des paiements. Law défend l'inférence ci-dessous :

$$\Delta M \rightarrow \Delta L \rightarrow \Delta Y \rightarrow \Delta X$$

L'abondance de monnaie (M) stimule la création d'emploi (L) et la hausse de la production (Y), et permet la croissance des exportations (X). Mais il ne démontre pas les relations :

$$\Delta M \rightarrow \Delta L \text{ et } \Delta Y \quad \text{ainsi que } \Delta M \rightarrow \Delta X.$$

La cause réside dans la mésinterprétation du miracle hollandais, dont ont été victimes de nombreux auteurs mercantilistes. Les deux relations laissent croire que la prospérité hollandaise aurait pour origine la croissance de l'offre de monnaie à taux d'intérêt (*i*) faible, soit : *i décroissant* $\rightarrow \Delta M$.

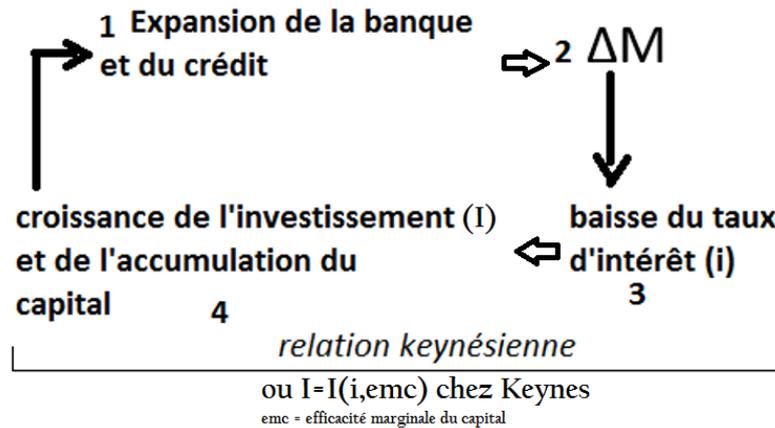
Croyance qui explique la revendication mercantiliste pour lutter contre l'usure en baissant le taux de l'usure.

Law fait donc de la croissance de l'offre de monnaie la *cause* de la prospérité et non l'effet.

Les deux relations (données ci-dessus et non expliquées) doivent tout simplement être comprises en sens opposé : $\Delta X \rightarrow \Delta M$ et $\Delta L \rightarrow \Delta Y \rightarrow \Delta M$, c'est-à-dire : la croissance des exportations est la source de la croissance de la masse monétaire. Elle signifie que le produit global et l'emploi s'accroissent.

Law ne s'attarde pas sur le taux de l'usure, préconisant d'aboutir au même résultat (la baisse de i), par une autre voie. Celle-ci est keynésienne avant la lettre et deviendra *la voie inflationniste standard*. Cette thèse sur la monnaie et le crédit est dénommée : *thèse de la monnaie gérée*.

Soit en résumé le schéma :



Dans ce cercle vertueux, Law considère, comme Potter avant lui et Keynes après lui, que l'ennemi est *la thésaurisation*. Elle contribue à une diminution de la demande et de la production, générant ainsi le sous-emploi. L'originalité de Law est d'œuvrer pour *l'interdiction de la thésaurisation*⁵⁷.

C'est en France, sous la Régence du Duc d'Orléans (Régence de Louis XV en 1715), que Law met en pratique sa théorie inflationniste. Il est à l'origine de la création en 1716 de la Banque Générale (BG) privée, devenue en 1718 Banque Royale (BR). L'ascension spectaculaire de Law, le conduit à la fonction de Contrôleur général des finances en 1720.

Le résumé chronologique allant de la création de la BG (1716) à la banqueroute généralisée du système de Law (17 Juillet 1720) est donné schématiquement ci-dessous⁵⁸. Il débute avec l'objectif officiel de Law : liquider l'énorme dette publique de Louis XIV à l'issue de la guerre de succession d'Espagne, dont le montant représente 10 années de recettes publiques, soit 2,8 Milliards de Livres Tournois.

Schema : Chronologie de la banqueroute de LAW ou Mississipi Bubble⁵⁹

⁵⁷ Il prit des mesures drastiques, allant jusqu'à l'emprisonnement des fauteurs, au moment de la crise aiguë de son système. Voir plus loin.

⁵⁸ De nombreuses références (ouvrages, articles encyclopédiques) exposent le déroulement de la banqueroute de Law, de manière très approfondie.

⁵⁹ Le même phénomène eût lieu au même moment en Angleterre avec la « south sea compagnie ».

Objectif : liquider la dette de 2,8 Mds de Livres

1716 : La BG

- ✦ Capital = 1 Million de Livres, composé de 2000 actions de 500 Livres
Mode de paiement des actions : 1/4 en espèces et 3/4 en papiers d'Etat (obligations déchuées) ⇒ Succès lié à l'annuité élevée = 7,5%
- ✦ Emission de "billets" ou actions, convertibles à vue et acceptés en règlement des impôts ⇔ Parallèlement: rachat de vieux papiers d'Etat en échange de : Titres de la BG, et de titres de la Cie du Mississippi (ou Cie d'Occident ou des Indes) à laquelle participe la BG

⇒ Le capital de la BG atteint : 6 millions de Livres

- ✦ Adjonction de l'émission de nouveaux titres dénommés : "billets de banque", ou premiers billets français.
Caractéristique : les billets sont libellés en "écu" de 6 Livre d'or et varie de 60 à 6000 Livres Tournois.

1718 : Seconde émission de billets de banque, mais représentant moins d'or (1)

La BG devient BR. La confiance s'accroît et donc l'émission de billets.

1719 : Au total 17 Millions de L de billets sont émis reposant sur la Cie du Mississippi avec laquelle la banque fusionne

⇒ La croissance de l'industrie nationale, due à l'offre accrue de monnaie et au crédit a été de 60% en 2 ans.

1720 : Janvier à Mai début de la politique de Law génératrice de la panique et de la banqueroute.

Pour soutenir les cours de la Cie du Mississippi, Law dévalue au moyen d'Edits les espèces métalliques.

Les trois conséquences immédiates sont :

- 1) la baisse du cours des actions (puisque la valeur de l'action subit la dévaluation)
- 2) dévaluation des billets de banque, et apparition d'un marché parallèle (échange au 1/3 du nominal)
- 3) Hausse du niveau général des prix ou hyperinflation

Juillet 1720 : Panique aux guichets pour convertir les billets.

La BR n'a pas les encaisses suffisantes pour payer.

C'est la banqueroute, suivie de ses conséquences économiques.

Law dut s'exiler, pour finalement décéder à Naples en 1729.

(Fin de la chronologie)

(1) La baisse de la valeur en or des billets est due à une augmentation de la taille. Celle-ci passe de 8 à 10 Livres au marc. Les premiers billets de 60 à 6000L tournois sont libellés en écu de 6 Livres d'or pour une taille de 8 au marc. Les suivants voient la taille passer à 10 au marc. Plus de pièces dans un même poids d'or sont taillées. Donc leur valeur est moindre, ainsi que celle des billets.

Ce que démontre l'expérience de Law ce sont les dangers d'un système bancaire national spéculatif. La fusion entre la Banque Royale et la Compagnie du Mississippi, exposait directement l'économie nationale, par le biais de sa monnaie, aux vicissitudes des échanges commerciaux internationaux dominés par la concurrence. Néanmoins l'expérience fut un facteur de progrès. La Bourse des valeurs est créée quelques années après. On dit également que le système financier de Law favorisa la mobilité sociale dans une société aristocratique.

La leçon retentissante de la banqueroute de Law, connue en Europe sous le nom de « Mississippi bubble », se traduira au XVIIIe visible par le retour et la domination des thèses métallistes. Toutefois quelques auteurs persévèrent dans la voie inflationniste, dans le sillage de Law, dont l'Evêque Georges Berkeley (1685-1753). Son principal ouvrage économique, « *The Querist* » est une série de 900 questions destinées à sensibiliser l'opinion sur les questions monétaires. Telle par exemple la question : « *Pourquoi les citoyens bénéficient ils plus d'un shilling en circulation, que d'une Livre thésaurisée ?* ». On a dit plus haut que

Berkeley était « cartaliste » et définissait la monnaie comme « ticket ». Une citation célèbre du début du « Querist » est: « (...) *the true idea of money, as such, (...) that of a ticket or counter* »⁶⁰. Les thèses de Berkeley sont celles de Law : la monnaie bancaire et de crédit d'une banque centrale est la mieux adaptée pour générer la prospérité, par le biais de la croissance de l'emploi.

Cependant sa méthode se veut plus « douce » que celle de Law. La croissance de l'offre de monnaie (et du crédit) doit être réalisée « *par degrés* », proportionnellement à la croissance des affaires, et du commerce. La hausse des prix pourrait ainsi être contenue.

Mais il s'expose ainsi à l'objection faite à tous les inflationnistes : la croissance des affaires et du commerce, en termes nominaux, est toujours le résultat d'une inflation et donc d'une hausse du niveau général des prix. Et la notion de « *degrés* » s'avère difficile à concevoir *à priori*.

32) Les inflationnistes métallistes (ou « hard money response »)

Les auteurs classés dans la catégorie « inflationnistes métallistes » ont pour point commun de réagir contre les nouvelles institutions bancaires, dont le modèle de Law fut l'un des plus représentatifs.

La monnaie est ici considérée comme une « *hard money* » (ou monnaie métallique) suivant l'expression de l'un d'entre eux : Richard Cantillon. La croissance de l'offre de monnaie (ou inflation) est pour eux moins celle du stock de métaux (à la manière bullioniste), ou à fortiori celle des prêts bancaires, que celle du **flux des espèces**. L'offre de monnaie doit concourir à la régulation de l'économie réelle, et pour cela être celle d'une « bonne monnaie », ou dotée d'un haut pouvoir d'achat. Donc, la relation entre la quantité de monnaie et le niveau général des prix devient essentielle, de même que la vitesse de circulation de la monnaie.

Un autre trait caractéristique de ces auteurs est l'intégration de la théorie monétaire à celle du commerce international de libre-échange.

Ainsi entendu, l'inflationnisme métalliste consiste à éviter la rareté de la monnaie métallique, ou son opposé, l'abondance d'une monnaie sans pouvoir d'achat.

Les auteurs principaux sont :

Isaac Gervaise (décédé en 1739): « *The system or theory of the trade of the world* » - 1720 – (pamphlet de 30 pages)

Jacob Vanderlint: « *Money answers all things* » – 1734 – (voir Chapitre 1 de ce cours)

Richard Cantillon (vers 1680-1734) : « *Essai sur la nature du commerce en général* » - écrit vers 1730, et publié en 1755.

Joseph Harris (1702-1764) : « *Essays upon money and coins* » - 1757-58 – 2 volumes.

Le pamphlet d'I. Gervaise, redécouvert seulement au XIXe par des historiens, est surtout connu pour l'exposé du SRMSD. Cet apport a été présenté et expliqué plus haut (cf : II) L'effondrement du mercantilisme ? et : 1) le SRMSD).

Né à Paris d'un père protestant entrepreneur en soie, il est employé dans la manufacture familiale à Londres. Son pamphlet est dirigé contre Law et sa doctrine inflationniste du crédit bancaire. Ce pamphlet est jugé en Histoire de la Pensée comme « *bref, mais extraordinaire* ». Car non seulement Gervaise démontre contre Law, le processus d'équilibre des échanges monétaire internationaux par le SRMSD, mais en outre il devance Cantillon et Hume sur ce sujet.

⁶⁰ « (...) *la véritable idée de la monnaie, comme telle (...) celle d'un « ticket ou jeton ».*

Appliqué à Gervaise l'inflationnisme a un sens particulier : qu'il soit le résultat d'un excès de crédit, ou d'un excès d'espèces, il appartient au mécanisme d'équilibre monétaire d'international, tout comme son contraire⁶¹. Pour lui, l'inflation est le résultat de l'augmentation de la masse monétaire (crédit ou rentrées d'espèces), par le biais de la dépense de consommation, qu'elle soit celle de produits importés ou produits à l'intérieur.

Le métallisme de Gervaise résulte de sa critique du rôle du crédit (prêt et emprunts nationaux et internationaux). Il y voit un substitut de la monnaie. Ses effets sont artificiels et contre nature ainsi qu'on a pu le lire dans le schéma donné plus haut au § II) sous-paragraphe 1 : Le SRMSD. La conclusion du schéma étant : $\Delta M^+ \rightarrow \Delta C \rightarrow \Delta P \rightarrow$ Baisse des exports $X \rightarrow$ sortie d'espèces ΔM^- . Le crédit ne contribue donc à aucun gain. De plus, il conduit à un gaspillage des ressources en détournant artificiellement l'investissement et la production de leur usage naturel.

La défense du libre-échange par Gervaise est pourtant sans équivoque. Alors que sa propre firme bénéficie de privilèges monopolistes octroyés par le Parlement, il recommande fermement d'éviter toute distorsion ou restriction gouvernementale, dans les échanges extérieurs. Le libre-échange doit être « naturel » et exempt de toute intervention (privilèges, taxes, lois etc ...). Cette opinion traversera les XVIIIe et XIXe pour ressurgir avec A. Smith, et surtout au XIXe siècle avec le *laissez-faire* en France défendu par F. Bastiat.

La croyance en une *loi naturelle* est chez Gervaise exprimée simplement : “*Man, naturally seeks, and finds, the most easy and natural means of attaining his ends, and cannot be diverted from those means, but by force, and against his will* »⁶². Ce naturalisme anticipe « le droit naturel » de Turgot et des théoriciens français du *laissez-faire* du XVIIIe siècle, les Physiocrates.

C'est avec Joseph Harris, et ses deux volumes « *Essays upon money and coins* » de 1757-58, que le « métallisme » atteint son apogée⁶³. Outre ses écrits variés (navigation, mathématique, astronomie), Harris est passé d'employé du Mint, à la direction de l'institution émettrice de la monnaie.

Sa thèse est celle de l'inviolabilité de l'étalon monométallique (argent plutôt que or). Elle poursuit donc la tradition scolastique. La critique de Harris est celle des pratiques monétaires bancaires (« débasement » ou « avilissement » de la monnaie ; flexibilité à la baisse des réserves bancaires) et du crédit (expansion). Les arguments sont ceux de “Vanderlint – Cantillon” et reposent sur le SRMSD.

Harris se distingue par son analyse de la variation des prix. La croissance de la masse monétaire ne se traduit pas exclusivement par une hausse des prix. Elle a un effet sur la distribution de la monnaie elle-même, puisque d'aucuns en bénéficient, et d'autres non. Et peut donc être une cause de détresse pour ces derniers.

⁶¹ C'est aussi le point de vue de Cantillon et celui de Hume.

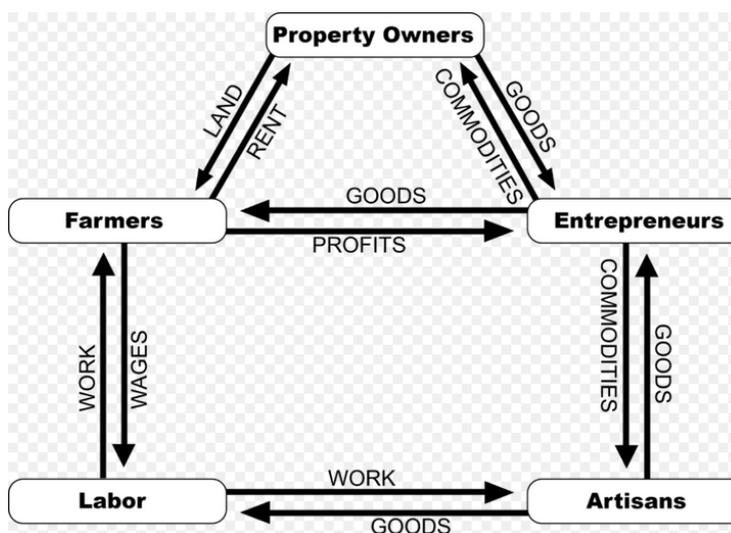
⁶² « *L'homme cherche, naturellement, et trouve les moyens les plus simples et naturels pour atteindre ses propres fins, et ne peut être privé de ses moyens autrement que par la force, ou contre sa propre volonté* ».

⁶³ La qualité de cette œuvre réside selon Schumpeter dans la capacité de son auteur à réaliser une théorie de la monnaie en rapport avec une théorie du processus économique d'ensemble. Qualité partagée selon nous par Vanderlint.

R. Cantillon, banquier et économiste franco-irlandais (1680-1734), tant par son œuvre, que par sa vie⁶⁴, ne saurait être considéré comme un appendice dans l’histoire de la pensée économique. L’ « *Essai sur la nature du commerce en général* » est une œuvre fondatrice de l’économie politique moderne. Cette œuvre, censée écrite dès 1730, a été publiée tardivement en 1755 et étudiée en France par Le Marquis de Mirabeau. Cantillon fut ensuite redécouvert par le marginaliste W.S Jevons⁶⁵ au XIXe siècle, pour encenser l’œuvre en y voyant : « *le berceau de l’économie politique* ». Puis l’ « *Essai* » devint une des références privilégiées de l’Ecole autrichienne, après que F. Hayek⁶⁶ et M.N Rothbard lui aient consacré des travaux. En particulier, son œuvre innove par la valorisation du rôle de l’entrepreneur (voir le circuit ci-après).

En histoire, on s’accorde sur le fait que Cantillon est l’inspirateur de la doctrine physiocratique⁶⁷. Il développe une théorie du circuit économique sur la base de la théorie de P. de Boisguilbert, en précisant les conditions d’équilibre (détermination des prix par la loi de l’offre et de la demande de biens et services, et du taux d’intérêt par l’offre et la demande de monnaie). Le propriétaire terrien (« *property owner* ») est l’agent privilégié du circuit comme l’atteste son circuit élémentaire de l’économie :

Schéma : le circuit économique élémentaire et ses agents chez Cantillon



(Source : « Richard Cantillon » - Wikipedia – https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Richard_Cantillon&oldid=831674420)

⁶⁴ Marquée notamment par sa prouesse, admirée à l’époque, qui a consisté à spéculer pour amasser une fortune, lors de l’expérience de Law, tandis que la masse des spéculateurs s’était ruinée. Son enrichissement sur la « bulle du Mississippi » signifiait une maîtrise remarquable de la théorie des jeux spéculatifs.

⁶⁵ W. Stanley Jevons : "Richard Cantillon and the Nationality of Political Economy," *Contemporary Review* 39, January 1881, reprinted in *The Principles of Economics. A Fragment of a Treatise on the Industrial Mechanism of Society and other Papers* with a Preface by Henry Higgs (London, 1905), pp. 155-83.

⁶⁶ F. Hayek a réalisé en 1931 l’introduction à la traduction allemande de l’Essai de Cantillon : « *Introduction and textual comments written for Hella Hayek's 1931 German translation of Richard Cantillon's Essay* ».

⁶⁷ On ne s’attarde pas ici sur cette influence enseignée au semestre 5.

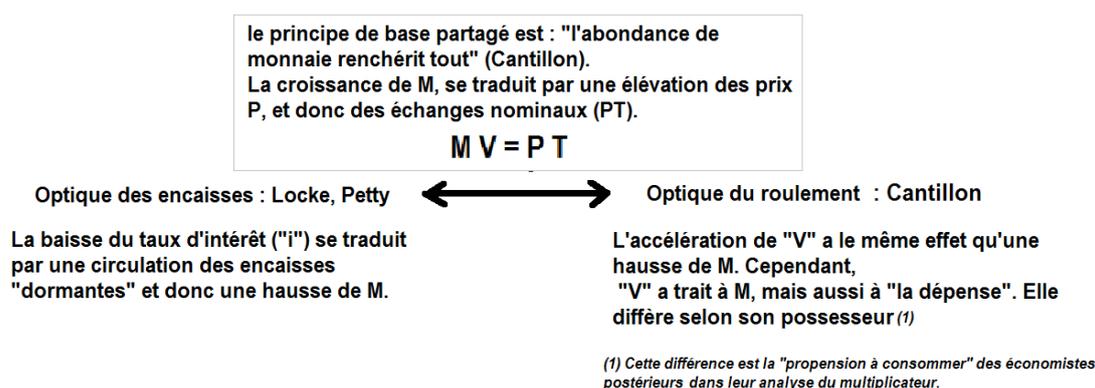
Mais, son enseignement « est (aussi) à la source de ce qui demeura la théorie bancaire officielle à peu près jusqu'à la première guerre mondiale. Galiani et Turgot (..) soutinrent la même doctrine (...) »⁶⁸.

L'époque et le milieu dans lequel vivait Cantillon invitait au « métallisme ». Une métaphore fidèle est : « un milieu (...) où les gens n'arrêtaient pas d'apporter des sacs de pièces à la banque et d'en emporter »⁶⁹.

L'apport principal est d'abord un « inflationnisme » renouvelé par la TQM⁷⁰. L'originalité de Cantillon est d'avoir introduit dans le circuit, les effets de la vitesse de circulation de la monnaie (V ou nombre de fois où une même pièce de monnaie change de main au cours d'une période considérée)⁷¹. Il décrit le mécanisme de prêts par les banquiers, des dépôts de leurs clients, en mettant en évidence l'accélération des prêts-emprunts, et donc la baisse induite du taux d'intérêt.

Suivant les termes de la TQM : M désigne la quantité de monnaie en circulation (ou masse monétaire ou offre de monnaie), V la vitesse de circulation de la monnaie, P le niveau général des prix, et T le niveau (variable) des transactions. « L'équation des échanges » s'écrit alors : $MV = PT$.

Deux optiques (ou lectures) se sont dégagées aux XVIIe et XVIIIe : L'optique des encaisses (Locke et Petty) et l'optique du roulement (Cantillon). Soit en résumé :



L'optique du roulement fait donc ressortir l'effet différentiel sur les prix, d'une hausse de M, selon les bénéficiaires (et leur usage) de cette hausse. Cet effet est appelé « effet Cantillon ». D. Hume le reprend dans l'Essai « of money » (1752) sous la forme de la « théorie de la période intermédiaire » ou des « effets positifs de l'inflation », et les Classiques après lui.

Le second aspect de l'inflationnisme de Cantillon a trait aux échanges internationaux. Il distingue contre Law deux sources d'accroissement de M (définie en or) : par le biais du commerce international (exportations) ou celui d'une production aurifère accrue. Il montre que cette seconde source élève les prix sans concourir à une stimulation du circuit (donc de la production).

⁶⁸ J. Schumpeter, op. cit. P.444.

⁶⁹ J. Schumpeter – voir ci-dessus.

⁷⁰ Pour rappel : TQM = Théorie quantitative de la monnaie. Utilisée à plusieurs reprises dans ce cours. L'histoire de cette théorie est résumée au paragraphe 7.4 du chapitre 7, P 44 à 46. Elle est aussi l'objet de plusieurs paragraphes du cours.

⁷¹ On n'ignore pas que les historiens de la pensée sont partagés sur « l'invention » de (V), la vitesse de circulation. Pour Schumpeter, la parenté échoit à Cantillon, bien que l'on trouve l'« ombre » de (V) chez Davanzati, et son « accomplissement » chez les Anglais du XVIIe siècle, Petty plus particulièrement (voir Partie introductive, chapitre 1) mais aussi Locke (« Some considerations... »).

Quoi qu'il en soit, l'élévation des prix nationaux, comme l'enseignait les « bullionistes »⁷², reste pour lui un fait positif. La raison invoquée par Cantillon traduit son refus de l'équilibre des échanges internationaux, résultant du SRMSD. Il reconnaît le rôle des prix, mais il persévère dans la défense d'une balance commerciale favorable *en termes de prix* ou *nominaux*. Le gain est censé être mesuré par le différentiel des prix de vente (nationaux et étrangers), sous l'hypothèse d'une demande internationale *inélastique*. On s'attend donc à un traitement de la pléthore d'or, source d'une inflation non désirée⁷³, « déjà connu », celui de la fonte de l'or en objets de luxe ou d'art. Au total sa conception du commerce international demeure celle d'un *jeu à somme nul*.

Enfin, le métallisme de Cantillon permet de le situer parmi les mercantilistes. La richesse et la puissance d'une nation sont selon lui déterminées par la plus ou moins grande abondance de métaux précieux. Même si, dans les pas de Petty, il définit pourtant la valeur par la terre (en dernière instance) et le travail. Cette conception métalliste de la richesse, alliée à l'inflationnisme, se traduit par une vision *pessimiste du devenir des nations*⁷⁴ *commerçantes*. Cantillon écrit : « *Lorsqu'un état est parvenu au plus haut point de sa richesse, je suppose toujours que la richesse comparative des états consiste dans les quantités respectives d'argent qu'ils possèdent principalement, il ne manquera pas de retomber dans la pauvreté par le cours ordinaire des choses (...)* ». En reprenant ce point de vue, Sir James Steuart, précisera en 1757 le « *cours ordinaire* » dont il écrit : « *c'est ce que j'appelle la concurrence entre les nations* »⁷⁵.

En conclusion, la promotion de la liberté marchande et du libre-échange internationale, est une évidence dans l'Angleterre du milieu du XVIIIe. Le débat monétaire et financier y a beaucoup contribué. Les métallistes (Vanderlint-Cantillon- Harris) ont bâti le libre échange international, mais en argumentant peu sur le rôle de la finance relativement à I. Gervaise.

L'effort de théorisation de la doctrine libre échangiste est parallèlement entrepris par, le pasteur anglican, doyen de Gloucester, Josiah Tucker, et par le grand propriétaire foncier, Lord Townshend.

d) Libérer les échanges

Sous ce titre « libérer les échanges », il faut entendre avant tout une tradition britannique née en Juin 1215 : *Magna carta libertatum* » ou « *Great Charters of liberties* » ou simplement « *Magna Carta* ». A cette date, le Souverain anglais John of England, accepte de signer à Ruynnymede (près de Windsor) à la demande de ses barons rebelles (dont Stephan Langton, Archbishop de Canterbury), et sous l'arbitrage du pape Innocent III, un traité de paix. Parmi les articles de cette charte, la fin de la fiscalité féodale arbitraire, et des droits pour les villes et les serfs. Devenue la référence juridique principale, cette Grande Charte entraînera plusieurs autres, libéralisant les relations entre le monarque et ses sujets, dont les marchands. Elle fut l'argument de ces derniers, contre le « despotisme économique » du roi Charles Ier, excécuté en 1649, et pour la « *Glorious revolution* », ou « *révolution libérale* » de 1688.

⁷² Vendre cher et acheter bon marché.

⁷³ Signifiant une demande devenue élastique.

⁷⁴ Ces aspect de l'œuvre de Cantillon est particulièrement souligné par Henri Denis : « *Histoire de la pensée économique* » - op cit - p. 151-153.

⁷⁵ Sir James Steuart : « *An inquiry into the principles of political economy* » - 1757. Les citations sont extraites de H. Denis (cf note 32 ci-dessus).

L'économie politique des XVII^{ème} et XVIII^{ème} baigne donc dans un bain juridique fortement marqué par le désir d'autonomie et d'échange. Le libre échange (« *free trade* ») en est la principale manifestation chez de nombreux mercantilistes.

Point s'en faut donc, nous le savons, qu'il faille déduire de la main invisible de Smith, la déclaration originelle d'une volonté de *libérer les échanges*. Dans ce chapitre 2, on a déjà explicité le sens que les mercantilistes accordaient au « laisser faire ». Tandis que le chapitre introductif consacré à Petty a permis de faire remonter la doctrine du « free trade » au XVII^{ème} siècle.

C'est cependant dans la première moitié du XVIII^{ème}, dans un contexte propice à l'affirmation de la doctrine⁷⁶, que l'on a pu parler d'un regroupement des points de vue, autour de l'efficacité de la *liberté du commerce*. Des arguments durables se trouvent dans l'analyse du commerce international et celle concomitante de la circulation monétaire, chez Vanderlint-Cantillon-Harris (voir ci-dessus et chapitre 1 bis). L'Ecole Ecossaise se distingue quant à elle, par l'exposé magistral de Hume, sans négliger les apports de Carmichael et Hutchison. Ses idées ont gagné le Nord de l'Angleterre, pour être défendues notamment par Dean Josiah Tucker (1713-1799) et Charles Townshend, troisième Vicomte (1700-1764).

Josiah Tucker, clergyman anglican et doyen de Gloucester (1758), doit sa notoriété d'économiste et libéral, à la traduction par A.R.J Turgot de son écrit « *The Elements of Commerce and Theory of Taxes* », publié en 1755, après la traduction française de 1753 : « *Questions sur le commerce* »⁷⁷. Ses idées (destinées à instruire le futur roi d'Angleterre Georges III) ont donc influencé la Physiocratie.

On a pu considérer sa défense du laisser faire comme modérée et contradictoire. Elle illustre en effet le libéralisme des mercantilistes : à la fois éloge de la liberté individuelle et définition d'un cadre protectionniste dans lequel elle peut s'exercer.

Ainsi est-il le partisan :

- des prohibitions absolues sur les exportations de matières premières,
- des tarifs protectionnistes en faveur des industries dans l'enfance
- de l'obligation faite aux propriétaires fonciers de réserver 5% de leur terres à la culture du bois
- de lourdes taxes sur les distractions et la consommation de luxe.

Mais il s'élève à l'opposé contre les Actes de Navigation⁷⁸ et les lois sur l'usure, bien avant que Smith en ait fait son crédo.

Et son adhésion la plus radicale au libre échange réside dans sa ferme opposition à la *guerre* et à la *conquête*. Il l'affirme à propos de la guerre de 7 ans contre la France, et à propos de la reconnaissance de l'indépendance des colonies américaines.

Libre échangiste et mercantiliste, il exprime l'unité de sa conception par la pratique, celle du *populationnisme*. Cette faveur a pris la forme de pamphlets destinés à favoriser la naturalisation des protestants étrangers, ainsi que des juifs.

⁷⁶ Du fait du large élargissement des échanges à l'échelle mondiale, du recul hollandais dans la concurrence internationale, et de la construction rigoureuse du marché intérieur, lui-même stimulé par la révolution agricole (libre échange du sol) puis celle des techniques agricoles et manufacturières.

⁷⁷ Mais il réalise son premier travail en économie « *Essay on trade* » en 1749. Cet essai devint un best seller publié en 4 éditions vers 1764.

⁷⁸ Par « Actes de Navigation » il faut entendre un ensemble de mesures protectionnistes, votées à partir de 1651, et destinées à s'assurer le contrôle de plusieurs circuits d'échanges internationaux (droits de douane, embargo, droit de navigation etc..). Les colonies américaines ont durement subi les effets de ces actes avant leur indépendance en 1776.

Josiah Tucker s'est « affronté » par correspondance avec **Charles Townshend** à propos des subventions accordées à l'exportation des blés (ou loi sur les blés). Tandis qu'il en prenait la défense, Townshend les dénonçait. On sait que l'exemple des lois sur les blés, est celui même où généralement on croit pouvoir illustrer la division « mercantilisme » « libéralisme ». Dans le chapitre premier de cette section nous avons exposé le point de vue de Smith, celui de la dénonciation des lois sur les blés. Avec Townshend, qui écrit en 1751 « *National Thoughts* » était déjà démontrée l'efficiencia plus grande de la libre concurrence sur les blés⁷⁹. Le premier à en être convaincu fut J. Tucker.

L'adhésion de Townshend au libre échange est aussi manifeste dans sa critique de la position de Matthew Decker, directeur de la Compagnie des Indes orientale. Decker en accord avec Townshend sur la question des lois sur les blés, proposait ni plus ni moins que de passer le commerce des blés sous contrôle monopoliste, celui de sa Compagnie. Le libre échange de Townshend signifiait au contraire la création en Angleterre d'un grand marché européen du blé, tout comme l'avait été la Hollande antérieurement. Cette idée d'un grand marché allant de pair avec une flexibilité de la main d'œuvre, en particulier celle des pauvres, à propos desquels il dénonce le système paternaliste et assistantiel.

De la défense de la liberté du commerce, Townshend verse vers le « *libertarisme* » en suggérant en 1756 à Cambridge de récompenser les réflexions économiques sur le libre échange, considérant lui-même que il n'y a de morale que celle d'individus commercialement libres : « *freedom of trade is nothing more than a freedom to be moral agents* »⁸⁰.

En conclusion si nous unissons la dénonciation de la guerre par Tucker, et la revendication de la liberté du commerce par Townshend, nous trouvons la voie préconisée par Vanderlint en 1734 pour réaliser le bonheur de l'espèce humaine : « *peace and freedom of trade* ».

Tel fut le libéralisme des mercantilistes.

Fin du chapitre 2 Section 1

⁷⁹ Et ceci contre ses propres intérêts en tant que grand propriétaire foncier.

⁸⁰ « *la liberté du commerce n'est rien d'autre que celle d'être dotés de moralité* ».